This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NAPLES

SOUS

GARIBALDI

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C^e^,

RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

NAPLES

SOUS

GARIBALDI

SOUVENIRS

DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

PAR

Mme LOUISE COLET

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

1861

Tous droits réservés

NAPLES

SOUS

GARIBALDI

SOUVENIRS

DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

PAR

Mme LOUISE COLET

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

NAPLES

SOUS

GARIBALDI

PARIS

IMPRIMERIE DE L. TINTERLIN ET C^e^,

RUE NEUVE-DES-BONS-ENFANTS, 3.

NAPLES

SOUS

GARIBALDI

SOUVENIRS

DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE

PAR

Mme LOUISE COLET

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

1861

Tous droits réservés

Ital 647.205

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
H. NELSON GAY
RISORGIMENTO COLLECTION
COOLIDGE FUND
1931

A MADAME LA COMTESSE DELLA ROCCA

NÉE CASTIGLIONE.

A vous, Madame, noble cœur, esprit poétique et charmant; à vous, femme d'un des héros de l'Italie; à vous ces vers et ce petit livre, qui célèbre la gloire renaissante de cette patrie, mère commune des poëtes et des écrivains de toutes les nations.

On aimait la beauté des femmes d'Italie,
Leur regard pénétrant, leur ineffable attrait,

Leur morbidesse enfin, cette grâce accomplie
Dont elles gardent le secret!
Mais on ne savait pas que leur beauté suave,
Ivresse des cœurs éblouis,
Saurait être imposante et grave
Au jour des dangers du pays.

Pendant les luttes guerrières,
On les voit calmes et fières
Armer leurs fils, leurs époux,
En leur criant : Partez tous!
Partez! Nous serions infâmes
Si nous enlacions vos âmes,
Car la Patrie, avant nous,
Est une mère pour vous!
Elle est l'épouse idéale
Devant qui toute rivale
Étouffe ses cris jaloux ;
Elle est votre souveraine ;
Partez! la gloire est certaine.
Revenez vivants ou morts,
Brisez la tendresse humaine

Pour le dévouement des forts.

Partez ! rompez votre chaîne !

Elles disent, cachant leurs pleurs et leurs soupirs,

Et leur front resplendit d'un éclair héroïque,

Rappelant la beauté de la Victoire antique

Qu'abrite Brescia, la ville des martyrs !

LOUISE COLET.

Naples, octobre 1860.

NAPLES

SOUS GARIBALDI

Naples, 8 octobre 1860.

I.

François de Bourbon règne encore sur Capoue et sur Gaëte et semble à plaisir prolonger l'agonie de sa dynastie. Depuis un mois j'assiste à cette agonie dont l'issue est certaine, irrévocable, et qui attire sur ce jeune prince de vingt ans l'exécration de l'Italie. Il pouvait s'éclipser silencieux et résigné dans l'exil ; il préfère ces horribles mêlées, où Italiens contre Italiens se battent à l'arme blanche avec une frénésie aveugle du côté des *Royaux* et soutenue du côté des Garibaldiens par le cri sans cesse répété de : Vive l'Italie! J'ai vu le

résultat de ces carnages; je me suis rendue à Caserte, le lendemain des fameuses journées des 1er et 2 octobre, de même que j'y étais allée le lendemain de la prise de Cajazzo, deux fois enlevée aux *Royaux* à la baïonnette. Ce n'est pas une vaine curiosité de voyageuse et de poëte qui m'a attirée à la recherche de ces vestiges douloureux des batailles : si j'ai visité les hôpitaux de Caserte et de Sainte-Marie tout fumants encore du sang des blessures et des membres amputés, c'est que j'ai senti qu'il y avait là une mission compatissante à accomplir.

Je ne me flatte pas de savoir et de pouvoir panser et soigner les blessés à l'exemple des sœurs de charité françaises attachées aux hôpitaux de Naples et de l'admirable miss White, dont la direction intelligente et active s'étend à tous les hôpitaux circonvoisins; mais l'idée m'était venue que tous ces soldats de l'indépendance italienne, qui allaient mourir ou souffrir bien longtemps, trouveraient un peu de soulagement et de consolation à faire connaître immédiatement leur sort à leurs familles. Je suis donc allée de lit en lit, recueillant, au milieu des gémissements, les noms, les adresses et quelques détails de famille, et j'ai écrit ensuite à tous les parents des blessés des lettres brèves, émues,

rassurantes pourtant, car beaucoup de ces héros vivront et reverront ceux qui les attendent.

Voilà pour moi la poésie du moment, la poésie vivante d'une grandeur et d'une simplicité héroïques qu'aucune poésie écrite ne saurait égaler.

Dans ces deux tournées douloureuses que j'ai faites aux hôpitaux des campements de l'armée de Garibaldi, j'ai vu et observé incidemment bien des choses qui ont pu (je crois) échapper aux correspondants des journaux. C'est ce qui m'a déterminée à détacher du livre que j'écris sur l'Italie ces pages sur Naples.

Il y a à peine un mois, Garibaldi, escorté de ses soldats vainqueurs en Sicile, traversait les Calabres, et quinze mille nouveaux volontaires de ces provinces belliqueuses se levaient à son approche pour le suivre à Naples et l'aider à renverser une royauté détestée par eux depuis longtemps. — J'étais à Turin en ce moment : M. de Cavour avait résolu d'envoyer des troupes piémontaises à Naples aussitôt que le roi François aurait quitté sa capitale et que Garibaldi y serait entré. L'attente de cette double nouvelle durait depuis plusieurs jours ; M. de Cavour, dont la bienveillance ne se dément jamais pour les Français qui aiment l'Italie, m'avait promis mon passage pour Naples sur le premier navire

à vapeur de l'État qui serait envoyé dans cette direction.

Je me rendis à Gênes; le 5 septembre, je reçus du général della Rocca, premier aide de camp du roi (dont la femme est une des grâces et des poésies de l'Italie), un aimable billet qui me disait de me tenir prête et que je partirais probablement le lendemain sur le vaisseau à vapeur *la Constitution*, le même qui venait d'amener à Gênes, il y avait quelques jours, le prince de Syracuse. J'eus, le jour suivant, la visite du commandant Alexandre Wrigth, d'origine anglaise, et un des officiers les plus distingués de la marine sarde (1). Il me répéta qu'il pensait que nous partirions le soir. Il n'en fut rien, et le lendemain seulement (vendredi 7 septembre), je fus éveillée à onze heures du soir par le comte Giustiniani, aide de camp de l'amiral Sora, qui me faisait dire de me tenir prête à partir dans une heure.

« Garibaldi est à Naples ! » m'écriai-je. » — « Nous le croyons aussi, » répondit en souriant le comte Giustiniani.

La Constitution leva l'ancre à minuit et demi, et

(1) Le même qui, à la tête de son équipage, vient de se signaler au siége d'Ancône.

quand nous fûmes au large, le commandant Wrigth me dit que Garibaldi était entré à Naples le jour même, à trois heures. On l'avait appris à Turin par dépêche télégraphique, et aussitôt le commandant avait reçu l'ordre de partir et de prendre en passant à l'île d'Elbe deux bataillons d'artillerie.

On m'avait donné sur le navire *la Constitution* la chambre même qu'avait occupée le prince de Syracuse. J'y dormais d'un grand somme, le samedi matin, quand le vaisseau s'arrêta en face de l'île d'Elbe. Je me levai à la hâte et montai sur le pont. Je vis apparaître devant moi l'île célèbre avec ses rochers grisâtres, qui à distance se dessine sur la mer comme la moitié d'un grand cirque antique. Le vaisseau avait tourné à droite dans la rade de Porto-Ferrajo. La ville, avec ses terrasses, ses monuments et ses forts se détachait dorée par un soleil brûlant sur le ciel d'un bleu merveilleux. L'embarquement des troupes demandait quelques heures ; car une partie occupait un village situé dans les terres. Je profitai du temps qui m'était donné pour visiter la ville. Je trouvai sur le rivage le brave général Danesy, commandant de l'île, le même qui, à la bataille de Saint-Martin, eut un fils unique de dix-huit ans tué près de lui. Le général m'offrit son bras et me

conduisit au pavillon *Stella*, ancien logement de Napoléon, qui fait partie du fort *Falcone*. Ce pavillon est aujourd'hui habité par le général. Il se compose d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, à portes-fenêtres et à fenêtres à jalousies vertes.

La chambre de l'Empereur, son salon et son cabinet de travail donnent sur un jardin suspendu au-dessus de la mer, que Napoléon avait fait planter lui-même. Des rosiers grimpants, des lauriers roses, des massifs de belles de nuit, quelques marbres de Canova, un buste d'Elisa Bacciochi qui décorent la niche d'une fontaine restent encore. Une terrasse où l'Empereur se promenait chaque soir domine la mer bleue comme le ciel, qui gémit au pied de la terrasse dans les rocs couverts d'une mousse sombre. Je note ces détails sur le même bureau à cylindre où Napoléon écrivait.

Le général me fait servir des rafraîchissements, et après ma tournée dans la ville, me ramène à bord, où bientôt il envoie, pour moi, des fruits; de la glace, d'excellents poissons et des fleurs. Je lui laisse, comme souvenir, mon *ode à Garibaldi*, publiée il y a quatre mois dans plusieurs journaux d'Italie. Dans ces vers je prédisais la chute de Lamoricière et le triomphe complet du héros italien.

On lève l'ancre : l'île d'Elbe fuit derrière nous dans le rayonnement splendide du soleil. Les troupes embarquées encombrent le pont du navire ; je reconnais dans le capitaine qui les commande un jeune officier de Turin, M. Emile Savio, qui a fait l'an passé toute la campagne d'Italie, et que j'ai connu à Florence, aux fêtes données au roi dans le palais Pitti. Nous causons ensemble de la grandeur renaissante de l'Italie. Le navire marche à toute vapeur : à l'aube, nous voyons apparaître les îles et les rivages qui forment le golfe de Naples, d'abord à gauche Ischia, Procida ; à droite Caprée, Sorrente, Castellamare et le Vésuve, qui projette une aigrette de fumée blanche sur le fond lumineux de l'aurore. Bientôt nous distinguons quelques barques de pêcheurs, enfin Naples, les grands navires de guerre, les forts, les châteaux. Nous sommes tous sur le pont dans une attente émue.

Nous savions bien que Garibaldi était entré à Naples le 7; mais depuis lors, que s'était-il passé? Y régnait-il en maître ou combattu par les factions et par les restes de l'armée royale? Tout à coup le *porte-lunette* s'écria : « Toutes les citadelles sont pavoisées de l'étendard de Sardaigne ! » Un frémissement de joie court sur tout le navire : on se serre les mains les uns

les autres; on s'écrie : Quel beau jour pour l'Italie !

Nous jetons l'ancre près de la frégate *la Reine Amélie*. Le commandant de *la Constitution* s'y fait conduire aussitôt pour prendre les ordres de l'amiral Persano ; à son retour à bord, il me dit que Garibaldi va venir visiter la corvette amirale ; je me hâte de descendre dans un canot, qui bientôt croise celui qui porte le Dictateur : recueilli, simple et vêtu comme toujours de la chemise rouge et du foulard flottant autour du cou, il est debout auprès de l'amiral. Je fais approcher la barque qui me porte près de la sienne, je lui remets les vers que j'ai faits sur son entrée à Palerme, il me serre la main ; je lui dis : « Au revoir, général, si vous le permettez! » En ce moment des salves d'artillerie partent de tous les vaisseaux sardes et me coupent la parole ; ma barque se perd au milieu de beaucoup d'autres, d'où partent ces cris répétés sur toute la plage de Chiaja : Vive Garibaldi. Arrivée au rivage, je monte dans une de ces petites voitures conduites par des enfants, qui avec une dextérité surprenante lancent au galop les chevaux les plus fringants du monde. Avant de me rendre à l'hôtel, je veux parcourir les rues de Tolède et de Chiaja. Elles sont toutes pavoisées de drapeaux sardes et de festons de verres de

couleur qui, le soir, s'éclairent et illuminent la ville.

Dans le jour ce sont les uniformes garibaldiens qui égaient et éclairent la cité; oui, qui *éclairent*, ce verbe n'est pas hyperbolique et rend seul avec vérité l'effet produit sous le ciel magnifique de Naples par tous ces jeunes et beaux soldats de l'indépendance italienne revêtus de la chemise pourpre.

Voici les Siciliens, ressemblant à autant de jeunes Bacchus indiens avec leur soyeuse chevelure noire et frisée; les Calabrais, grands, sveltes, aux traits réguliers, à la mine martiale, se distinguant par les poignards ciselés qu'ils portent à leur ceinture, et par le chapeau pointu où flottent des plumes noires. Les Vénitiens, à la figure mélancolique et expressive; les Toscans, plus petits et plus frêles, qu'on reconnaît à leur élégance. Les Niçois, les Piémontais, les Lombards, tous ces enfants de la haute Italie, de l'Italie centrale et des Romagnes, phalanges héroïques et éprouvées, composées de braves depuis longtemps rompus à la guerre, et qui presque tous ont fait partie des fameux chasseurs des Alpes. Ils vont et viennent dans la Naples libre et joyeuse, dans la Naples de Garibaldi! ils s'ébattent comme des nuées de flammants superbes dans les cafés et dans les boutiques; ils remplissent les voitures

qui s'entre-croisent; quelques-uns, las d'une longue marche ou de quelque blessure récente, se confondent à ce qui reste encore de lazzaroni à Naples et dorment au soleil sur le seuil des portes ou étendus sur les murailles des maisons en construction au haut de la rue de Tolède. Dans cette rue, qui traverse Naples, quel mouvement et quelle rumeur sans trève! Au va-et-vient des voitures se mêlent des ânes chargés de fardeaux, des moutons, des chèvres et voire même quelques vaches qui portent leur lait à domicile; puis, le long des trottoirs, ce sont des pyramides de figues, de raisins, d'oranges, de fleurs; des établis pimpants de limonadiers et ceux où s'entassent les journaux vendus par des enfants en guenille. Les interstices de cette foule mouvante sont remplis et littéralement comblés par les mendiants, cette plaie hideuse de Naples. Et quels mendiants, quels haillons impossibles à décrire! quelles plaies puantes et repoussantes! à celui-là manque un œil, à celui-ci le nez, à cet autre une partie des lèvres. Ces malheureux sont l'accusation vivante de l'ignoble et stupide incurie du gouvernement qui vient de tomber; de ce gouvernement inepte qui cachait, dans le musée secret, une admirable Vénus du Titien, toute semblable à celle étalée avec orgueil

dans la tribune des *Offices* à Florence, et qui laissait circuler librement dans les rues et sur les places de Naples ces restes infects de la débauche et de l'abrutissement encouragés par le pouvoir même; la police ne veillant qu'aux prétendus délits politiques, la plus horrible liberté se propageait dans le mal physique et dans le mal moral. Si l'étranger a le courage de pénétrer dans une seule des petites rues de Naples, même des rues transversales de la rue de Tolède, ce qu'il y verra d'immondices ne saurait se dire. Mais, pour le moment, les bannières qui flottent aux fenêtres, les portraits de Victor-Emmanuel et de Garibaldi qui couvrent les devantures des magasins, et surtout ces nuées d'habits rouges éblouissants qui resplendissent au-dessus du pavé comme l'embrasement du Vésuve resplendit sur la base grise du roc, tout cela projette sur la misère et la saleté napolitaines quelque chose d'étourdissant et d'heureux. Les hôtels regorgent de garibaldiens; on n'entend que le bruit de leurs sabres sur les dalles de marbre des escaliers et des salles : ces vainqueurs sérieux, polis, réservés, sont tous de nobles ou d'honnêtes familles : il y a là des princes siciliens et hongrois, des fils de lords, des descendants de doges de Venise, deux frères de la famille Litta, enfin un volontaire du

sang des Bandiera. A table d'hôte ils ont la dignité et la tenue des traditions de leur race, et ceux qui comptent moins d'aïeux ont la dignité du patriotisme. Si un peu de confusion se produit, elle vient des serviteurs napolitains ébahis et affairés; il faut les voir essayant de fourbir les armes des jeunes vainqueurs; ils tournent avec étonnement dans leurs mains ces épées qu'il leur fut si longtemps interdit de toucher; ils sont ravis de tout ce cliquetis guerrier; les gamins s'en enivrent et se transforment en gamins parisiens : ils portent tous la croix de Savoie sur leur veste déchirée et agitent dans leur main un petit drapeau sarde. Cependant le travail n'a pas été interrompu un seul jour à Naples, excepté quelques heures le jour de l'entrée triomphale de Garibaldi, que tout ce peuple expressif et joyeux acclamait avec frénésie. Le lendemain, chacun reprenait son labeur; labeur lent et paresseux chez beaucoup, mais accompli gaiement et comme par habitude. J'ai lu avec beaucoup d'étonnement, dans quelques journaux français, que l'anarchie régnait à Naples. Un peu d'anarchie administrative, c'est possible, nous ne nions pas que la police napolitaine se fasse mal : c'est la continuation de la police des Bourbons; nous nions encore moins (et pour cause) que

d'adroits et nombreux filoux ne se trouvent dans les foules; il faut bien que les forçats de Castellamare, lâchés par le roi François sur sa capitale lorsqu'il s'en est enfui, trouvent à exercer leur industrie.

Mais ce que nous nions complétement, c'est qu'une ombre d'anarchie politique se soit produite depuis un mois que nous sommes à Naples; c'est qu'un seul rassemblement sérieux et dissident ait émis un vœu contraire à celui de l'annexion; c'est que d'autres cris se soient fait entendre que ceux de vive Garibaldi! et vive Victor-Emmanuel! Qu'importe qu'il y ait çà et là, dans ce qu'on appelle les hautes régions, quelques ambitieux mécontents! Le peuple, les ouvriers, la bourgeoisie sont heureux de leur émancipation. Pas un Napolitain ne voudrait retomber sous le joug de ce roi taciturne qui, à vingt ans, n'a pas un des nobles instincts de la jeunesse; quel contraste avec ce peuple de Naples pétulant et spirituel et qui semble créé pour la liberté, pour les fêtes populaires, pour les ovations de héros tels que Garibaldi et Victor-Emmanuel! Il aurait fallu voir ce peuple comme je l'ai vu, acclamant ses sauveurs au théâtre *San-Carlo!* Il aurait fallu le voir aussi sur la grande place du palais, devant l'église de Saint-François-de-Paule, attentif à l'éloquence douteuse du Père

Gavazzi, qui passionne son auditoire par trois mots: l'*Unité! Victor-Emmanuel! Garibaldi!* Ces trois mots terminent toutes ses phrases comme une ritournelle, et chaque fois qu'ils sont répétés une longue clameur d'applaudissements couvre le bruit des vagues de la mer voisine. Appuyée contre une des colonnes du péristyle de l'église de Saint-François-de-Paule, j'entendis un soir (dès mon arrivée à Naples) une des prédications du Père Gavazzi. Il avait revêtu la chemise rouge des garibaldiens, et, debout sur une chaire improvisée, en plein air, il captivait la foule par les trois mots magiques écrits désormais sur la bannière italienne. Les portes de l'église étaient closes; quelques prêtres effarés passaient et repassaient sous la colonnade en se demandant: Qu'est-ce donc? quel est ce frère dissident qui proclame la liberté de l'Italie et la chute de notre puissance temporelle? Je voyais en face, le palais des Bourbons fermé et silencieux, et dans le fond d'un angle de cette place admirable, le Vésuve ouvrant ses deux lèvres de feu vers le ciel, emblème sublime de ce peuple aspirant, béant, à la vérité d'une foi nouvelle. Le lendemain de ce jour, un décret du Dictateur supprimait les Jésuites et confisquait leurs biens au profit de l'État. Leur couvent, ou plutôt leur

palais, situé dans la rue de Tolède, transformé en hôpital militaire, était décoré de faisceaux de fleurs et de verdure, surmontés de draperies à la croix de Savoie. Dans la soirée, on joua des fanfares sur la place du palais toute rayonnante d'une illumination symbolique aux couleurs de l'Italie.

La jeunesse napolitaine semblait célébrer l'émancipation de son intelligence longtemps abâtardie par l'éducation corrompue de ces instituteurs du despotisme.

II.

Une lettre que M. de Cavour m'avait remise pour M. le marquis de Villamarina, ambassadeur sarde à Naples, me fit connaître le lendemain de mon arrivée cet homme éminent qui, depuis l'entrée de Garibaldi à Naples, était devenu le représentant du roi Victor-Emmanuel, c'est-à-dire de la monarchie italienne.

J'ignore si M. de Villamarina ferait un habile diplomate dans un pays gouverné despotiquement, mais il a toutes les nobles qualités requises pour le représentant d'un peuple libre : la franchise, la droiture, la décision et le courage. Dans la marche glorieuse et en pleine lumière de l'Italie nouvelle, les finesses et les tergiversations d'un Talleyrand n'auraient que faire.

Ce peuple sait ce qu'il veut, et le dit tout haut à l'Europe et au monde par les paroles et les actes de tous ses nobles enfants. Dès qu'ils se sont vus, M. de Villamarina a plu à Garibaldi; ils devaient s'entendre par une égale simplicité de manières et par un patriotisme commun. Deux lignes de M. de Villamarina au Dictateur m'introduisirent auprès de lui. C'était le cinquième jour de l'entrée de Garibaldi à Naples. Je n'étais pas, d'ailleurs, tout à fait inconnue au héros; je lui avais remis la veille, au milieu des salves d'artillerie, les vers qu'il m'avait inspirés, et, en 1848, j'avais fait un chant de douleur sur la mort héroïque de sa noble femme Annita.

Garibaldi habite à Naples le quatrième étage du petit palais d'Angri, situé dans la rue de Tolède; ce jour-là ses soldats encombraient la cour, l'escalier et les antichambres; tous ceux à qui je m'adressai me guidèrent avec une politesse exquise jusqu'à la modeste chambre du Dictateur. Il était debout, un peu las, appuyé contre un des supports en fer de son lit.

M. Bertani lui relisait un décret, et son fidèle ami, un vieillard, Luigi Gusmeroli, qui ne l'a pas quitté depuis vingt ans, était auprès de lui. M. Bertani sortit. Le compagnon aimé de Garibaldi me jeta un regard

scrutateur; ma physionomie le rassura, sans doute, car aussitôt il me laissa seule avec l'invincible.

Le portrait de Garibaldi est partout, aussi ne le peindrai-je ici que rapidement. Le héros est de taille moyenne, mais droite et fière; il porte haut sa belle tête inspirée. Son sourire d'une extrême douceur, son front intelligent et positif, sa barbe blonde comme celle du Christ dans les tableaux des grands peintres italiens, donnent à son visage quelque chose de mystique. Son regard semble, pour ainsi dire, regarder dans son âme, il en replie la force en lui-même; mais si une parole l'émeut, si un sentiment l'attire, si l'action le sollicite, aussitôt un éclair s'allume dans son regard. Quand, l'épée à la main, il donne le signal de la bataille, cet éclair devient flamme. « On voit le feu de ses yeux dans la nuit, » me disait un de ses soldats. Ses yeux dévorent l'ennemi, ils le consument, ils le terrassent. Garibaldi est foudroyant et brave dans la mêlée, comme l'archange Michel, de Raphaël, piétinant sur les démons.

Je ne dis à Garibaldi que quelques brèves paroles sur sa gloire personnelle, si universelle, si retentissante et si pure. Je savais que cette grande âme exceptionnelle n'était sensible qu'aux choses de la patrie : je lui

parlai de Venise, où, trois semaines auparavant, j'avais porté, la première, la nouvelle de son débarquement à Reggio.

Quelques minutes après que le télégraphe la transmettait à Turin, j'avais appris cette nouvelle par M. Farini, qu'un heureux hasard me fit rencontrer dans le wagon qui me conduisait à Milan; le lendemain soir, j'étais à Venise. Un vieux gondolier qui, pendant deux mois de l'hiver précédent, m'avait souvent conduite au *Lido*, me reçut au débarcadère; il avait deux fils au service de l'Autriche; ils s'étaient enfuis de Pola, pour devenir volontaires de Garibaldi. Je dis au gondolier la bonne nouvelle et lui remis plusieurs journaux de Milan, qui avaient publié, le matin, la dépêche télégraphique. Aussitôt il la transmet, à voix couverte, de gondolier à gondolier. Ces mots : *Esbarcato il grand' uomo !* (le grand homme est débarqué !) répétés avec une sorte de rhythme musical, volent de lagune en lagune; en une demi-heure, tout Venise se les répétait; bien des cœurs battaient de joie, bien des fronts rayonnaient. Ce que c'est que l'électricité de la gloire, quand cette gloire est celle de tout un peuple!

Le lendemain, je visitai l'île des *Vignole* (des Vignes), la seule des îles qui entourent Venise, que je ne con-

nusse pas. Je trouvai là une famille dont je n'oublierai jamais le tableau : la vieille mère ridée, qui filait au soleil sous une tonnelle; son mari cueillant les fruits qu'il devait aller vendre, le lendemain, à Venise; trois de leurs fils sarclant la terre; une bru d'une beauté admirable, qui me répondit, quand je lui dis qu'elle était belle : « Regardez mon mari, il est plus beau que moi! » et elle l'appela pour me le montrer. Eux aussi avaient un fils dans l'armée de Garibaldi. Lorsque je leur appris la nouvelle de la veille, ce furent des larmes et des exclamations de joie. Aussitôt, la jeune femme me fit un bouquet superbe, et le père m'offrit, dans un panier, ses plus beaux fruits. Trois jours après, je racontais cette scène à l'illustre Manzoni. « Quelle idylle de poëte vaudrait cette idylle vivante! » s'écria-t-il.

Garibaldi écouta, attentif et ému, mon récit sur Venise. — « Je suis heureux de vous voir, vous avez bien fait de venir de suite, me dit-il; dans trois jours, je ne serai plus ici; je vais faire le siége de Capoue, ensuite j'irai à Rome, plus tard à Venise. » Ce furent ses propres paroles, et les dernières proclamations qu'il a publiées les ont toutes confirmées. Mais est-ce à dire, comme on l'en accuse, qu'à l'encontre de toute prudence, Garibaldi poursuivra, sans halte, son glorieux

dessein? Non! non! Garibaldi a prouvé, après la paix de Villafranca, qu'il savait temporiser et attendre l'heure propice et certaine de la victoire, et qu'il avait, au besoin, la patience du génie. Il temporisera avec les diplomaties de l'Europe, comme il vient de temporiser avec San-Gennaro.

Le 19 septembre au matin, jour où le saint accomplit tous les ans son miracle, des salves d'artillerie annoncèrent qu'en l'honneur de l'indépendance italienne, ce miracle s'était opéré une heure plus tôt que les années précédentes. Je visitai, vers midi, l'église de San-Gennaro. Je voulus voir le sang ruisselant, je ne vis qu'un amas compact de prêtres officiant et chantant dans le chœur, et que la foule infecte des mendiants entassés dans la nef. Au point de vue de l'art, et après le Saint-Marc de Venise, les Dômes de Milan et de Florence, les cathédrales de Sienne et de Pise, et les vieilles basiliques de Ravenne, San-Gennaro, avec ses bustes en argent, de saints et d'évêques, ses *ex-voto* et ses reliquaires en clinquant, ne mérite que le dédain.

Cependant, un canon plus glorieux que celui qui proclamait la superstition napolitaine grondait le jour même sous les murs de Capoue. Garibaldi, secondé par ses trois généraux les plus capables et les plus renommés, Bixio,

Médici et Türr, remportait ses premières victoires d'avant-postes.

Ce 19 septembre, le général Türr enlevait, à la baïonnette, la forte position de Cajazzo, qui était reprise, le lendemain, par les royaux, et perdue de nouveau par eux, dans la soirée. Que de carnage! que d'héroïsme ignoré! que de sang prodigué dans ces luttes acharnées!

Naples était devenue déserte et veuve de ces jeunes héros empourprés, qui laisseront dans l'histoire une page si poétique et si glorieuse : chaque officier, chaque soldat était parti pour le camp. J'avais promis à quelques amis que j'ai dans l'armée de Garibaldi d'aller les voir en visitant Caserte; je quittai Naples le 22. C'était à l'embarcadère du chemin de fer de Caserte un mouvement de troupes et un encombrement de matériel de guerre offrant un tableau tout nouveau pour moi. Je pris place dans un wagon, où je trouvai quelques officiers qui, légèrement blessés les jours précédents, étaient venus se faire soigner à Naples et s'en retournaient bien vite au feu. A Maddaloni, beau village au pied de hautes montagnes couronnées par les tours superbes d'un donjon du moyen âge, montèrent dans le wagon des blessés plus récents, les uns saignants encore, les autres tout courbaturés des coups reçus la veille à la

reprise de Cajazzo. Je remarquai un jeune capitaine, la tête couverte d'une calotte de linge retenue par un bandage; à ses côtés s'assit, avec l'aide du capitaine, un petit garibaldien de treize ans, courbé en cerceau et à qui tout mouvement semblait impossible; je demandai au pauvre enfant ce qu'il avait. Le capitaine me répondit que tandis que cet enfant, l'épée à la main, se battait héroïquement contre les royaux, à la dernière attaque de Cajazzo, les paysans l'avaient bâtonné par derrière. — « J'espère, pour leur honneur, que ce ne sont pas les paysans, dit un autre officier, mais quelques-uns des forçats de Castellamare que le Bourbon a lâchés dans la campagne. »

Nous arrivâmes à Caserte, dont le débarcadère est situé en face du palais royal, construction massive et imposante qui semble peser sur le sol comme la royauté qu'elle abritait pesait sur ces contrées. Devant la façade se déroule une vaste esplanade gazonnée, flanquée à gauche d'un corps de caserne. A gauche aussi monte à l'horizon le cône du Vésuve, jetant dans l'air sa fumée éternelle; de ce côté du mont on n'aperçoit point sa bouche de feu. Derrière le palais sont le parc et les jardins, où jaillit une cascade, imitation de celle de Saint-Cloud.

L'esplanade est encombrée de garibaldiens qui vont et viennent : quelques-uns ont les armes brisées, les habits déchirés et tout couverts encore de la poussière des combats. Je franchis l'énorme porte du palais; plus de gardes, plus de consigne, plus d'étiquette ; le portier et les *custodes* effarés ne peuvent m'indiquer quelle partie du palais habitent les amis qui m'attendent. Après une heure de vaine recherche dans ce labyrinthe des cours, je me décide à chercher un logement dans quelque auberge de Caserte. Si en tout temps les *locande* des environs de Naples n'offrent qu'un gîte assez repoussant, on doit penser ce qu'étaient ces auberges encombrées de soldats affamés et exténués de fatigue. Un custode du palais me conduisit dans le *plus bel hôtel* de la ville; dès le seuil de la porte je compris l'impossibilité d'y trouver une chambre. La cour intérieure était pleine de garibaldiens étendus, qui reposaient, fumaient ou mangeaient de la viande et des macaroni qui débordaient des plats et des assiettes. Je franchis l'escalier tout suintant d'eau sale, de débris de légumes et de plumes de volailles. Au premier étage, je trouvai quelques vieilles femmes échevelées et peu vêtues égorgeant des poulets, les plumant et les passant à un cuisinier en haillons qui les faisait frire ou griller aussitôt. D'autres

cassaient des œufs et les battaient pour les omelettes. Dans plusieurs salles, des matelas étaient épars sur le parquet et servaient à la fois de lit et de tables à manger. La foule des garibaldiens était en cet endroit si compacte que je n'essayai point d'y pénétrer. Je passai dans un hangar voisin de la cuisine, et j'y rencontrai enfin l'hôte affairé occupé à entasser en pile les *carlins* que tous les garibaldiens lui comptaient avec une scrupuleuse exactitude, en retour des mets problématiques qu'on leur servait. Je lui demandai, sans aucun espoir, une chambre pour la nuit. « *Vedete*, me répondit-il, *impossibile, cara signora !* » Je n'insistai pas, et je sortis suffoquée de l'auberge regorgeante d'exhalaisons âcres. L'air pur et une marche guerrière, qui remplissaient en ce moment les rues de Caserte, me ranimèrent. Les garibaldiens, nouvellement arrivés de Naples, défilaient gaiement trompette en tête; d'autres entonnaient ce refrain de leur chanson favorite :

Adieu, ma belle, adieu !
L'armée part, adieu !
Si je ne partais pas aussi,
Ce serait une honte !

Puis passaient d'autres bandes moins joyeuses, moins

légères d'allure et bien tristes à regarder ; un peu de musique les précédait aussi, mais on eût dit une fanfare assombrie, les trompettes étaient noircies par la poudre et quelques baguettes de tambour avaient été brisées dans la bataille.

C'étaient des volontaires revenus vivants du dernier combat de Cajazzo. Parmi eux je retrouvai le jeune capitaine blessé à la tête que j'avais rencontré dans le wagon ; près de lui se traînait l'enfant de treize ans moulu par la bastonnade des paysans, quelques autres, du même âge, avaient de légères entailles au visage et aux mains et les vêtements déchirés. « Pauvres petits, leur dis-je, et vous aussi vous vous êtes battus pour l'Italie. » — « Ils se sont battus comme des lions, me répondit littéralement le capitaine ; ils étaient cinquante d'une légion que j'avais formée dans l'Italie centrale.

« On les avait nommés les petits chasseurs de Bologne. Il en reste à peine sept, ils sont tous morts l'épée à la main ; hier j'en ai vu tomber plus de trente sur les hauteurs de Cajazzo, leur dernier cri a été vive l'Italie, vive Garibaldi ! ils ont fait le signe de la croix, murmuré un acte de contrition, et tout était dit. Je dus abandonner aux royaux ces jeunes corps mutilés sans

sépulture; je vois encore leurs faces pâles et leurs yeux morts, qui semblaient me regarder. Presque tous étaient de pauvres enfants du peuple que le nom de Garibaldi avait enflammés; mais un était né dans une belle villa des bords du lac de Côme; riche orphelin saisi du sublime délire de la patrie, il avait quitté ses tuteurs, il s'était enfui pour nous suivre. Il me disait souvent : « Capitaine, quand je serai majeur, je veux que vous et tout le bataillon veniez festoyer chez moi. Pauvre enfant si brave, si bon, si expansif; à présent il n'a pas même une tombe! »

Tandis que le capitaine parlait, je voyais tous ces héroïques enfants couchés sur l'herbe sanglante, je pensais au désespoir des mères; un sanglot m'étouffait, des larmes jaillissaient sur mon visage; pour échapper aux regards, je baissai mon voile et je m'enfuis dans une rue plus solitaire.

Je marchais seule dans un quartier presque désert, où sont situées les plus belles maisons de la petite ville royale de Caserte. Ces maisons étaient closes, aucune femme ne se montrait sur le seuil des portes ni aux balcons.

Le jour commençait à tomber, je désespérais de trouver un abri pour la nuit, et j'étais désolée de penser

qne je serais forcée de repartir le soir même pour Naples sans avoir pu visiter l'hôpital de Caserte. Tout à coup je vis venir à moi un jeune volontaire de Garibaldi, M. Francesco Pedaldi, dont le père est un des avocats distingués de Palerme. Ce père avait trois fils, jeunes, beaux, instruits. Un jour, il les vit partir tous les trois avec Garibaldi, et il leur dit: « C'est bien, faites votre devoir. » L'aîné (Francesco) avait à peine dix-huit ans; je l'avais connu, les jours précédents, à Naples.

Je lui dis ma détresse, il me répondit :

« Plus heureux que vous, j'ai un gîte à la caserne pour la nuit; mais, jusqu'ici, dîner m'a été impossible. »

Je lui montrai, du geste, toutes ces grandes maisons fermées, qui semblaient nous narguer par leur mutisme. Puis je m'écriai :

« Je vais monter à l'assaut d'une de ces maisons et demander qu'on nous donne à souper.

« — Voilà une idée, répliqua-t-il, qui ne pouvait venir qu'à une Française et à une Parisienne. Mais je vous préviens que vous ne réussirez pas, car toutes les maisons de Caserte sont closes pour nous depuis quelques jours.

« — Bah! lui dis-je, laissez-moi faire. » Et j'entrai résolûment dans une belle maison à balcons, située

tout près du palais. Le portier me dit que cette maison appartenait à M. Rossi, architecte de l'État. J'allai tout droit au *maître de case*. Je trouvai un homme à manières distinguées et circonspectes; je me nommai; je parlai des amis que j'avais dans toute l'Italie, et Mme Rossi, qui parut bientôt, escortée de ses huit enfants, m'assura avec bonté et simplicité que je recevrais chez elle toute l'hospitalité qu'elle pouvait offrir, c'est-à-dire un souper improvisé. Quant au lit, c'était presque impossible, les chambres que n'occupait pas la nombreuse famille étaient déjà prises par des officiers de Garibaldi.

Le souper excellent et d'une propreté exquise, fut servi dans une salle à manger d'où l'on domine la campagne, et qui a pour perspective le Vésuve. Au dessert, le jeune Sicilien nous quitta pour aller dormir à la caserne. Je ne l'ai plus revu. Vit-il? A-t-il été tué dans quelque escarmouche?

Bientôt M. Charles Litta, de Milan, qui savait mon arrivée, vint m'offrir un logement pour la nuit. J'y dormis peu. Des rumeurs alarmantes avaient couru tout ce soir-là, 22 septembre, dans Caserte. On parlait d'une attaque des royaux, qui pouvait avoir lieu dans la nuit. J'entendais, de mon lit, des pas lointains de soldats et des cliquetis d'armes. Enfin, vers trois heures du

matin, un roulement de tambours traversa la place où donnait ma chambre, et je crus distinguer le piétinement de quelques chevaux, dans la direction de la vieille caserne. Qu'était-ce donc? Je me levai et me renseignai. Garibaldi, m'assura-t-on, venait de faire une ronde de nuit et de déjouer une conjuration des royaux et de quelques habitants réactionnaires. Je ne me rendormis pas. Quand le jour parut, je m'habillai, et à huit heures j'étais prête à aller visiter l'hôpital. Le capitaine Litta, en me conduisant à une voiture, me donna quelques détails sur la conjuration de la nuit. Il en parlait avec une sainte colère, à laquelle se mêlait un juste enthousiasme pour la fermeté et l'audace heureuse de Garibaldi.

Je n'avais jamais visité d'hôpital millitaire. Celui de Caserte est fort beau, entouré de jardins en fleurs et de grands arbres. Les rois de Naples, qui n'avaient aucun souci de la misère du peuple, se préoccupaient avec sollicitude du bien-être des soldats. Ils caressaient en eux des instruments de servitude.— Au dehors, l'hôpital de Caserte ressemble à un palais; mais, à l'intérieur, les salles de l'hôpital me firent, ce jour-là, l'effet d'une vaste tombe. Je n'y rencontrai pas une femme; quelques infirmiers napolitains donnaient des soins in-

suffisants aux héros de l'indépendance italienne.

Je m'approchai de chaque lit pour accomplir la mission sympathique que je m'étais imposée. Peu de blessés l'étaient mortellement, mais beaucoup avaient reçu des décharges de mitraille en plein visage. De ceux-là je ne vis pas les traits; ils étaient cachés par un masque de toile blanche ensanglantée. Ces patients héroïques ne poussaient pas même un gémissement. Étendus sur leurs lits alignés, ils chassaient avec leurs mains pâlies, les mouches qu'une température brûlante attirait autour des blessures. D'autres me souriaient en disant : « Ce n'est rien, dans huit jours nous nous battrons encore! » bien peu acceptèrent quelque monnaie ; tous me répondaient : « Garibaldi ne nous laisse manquer de rien. » J'en vis deux assis sur des chaises de paille, plus défaits que les autres, et qui, pourtant, souffraient moins ; l'un avait tous les membres courbaturés pour avoir traversé un courant d'eau froide couvert de la sueur du combat ; l'autre, *tremblant* la fièvre, selon l'expression italienne et provençale. J'insistai auprès des infirmiers pour qu'on mît tout de suite le premier dans un bain chaud, et qu'on fît prendre le *quinina* au second. Quelques heures après, j'ap-

pris que cette double ordonnance exécutée avait soulagé les deux malades.

Quelque aérés et quelque spacieux qu'ils soient, les hôpitaux me font toujours l'effet de catacombes; mes yeux y manquent de lumière et ma poitrine de respiration; il me sembla revenir à la vie en me retrouvant sous les allées d'énormes platanes qui ombragent la route du palais de Caserte à l'hôpital. Il faisait une chaleur douce; le ciel, dans ses profondeurs bleues, n'avait pas un nuage. Des myriades d'insectes bourdonnaient sur les fleurs des enclos voisins; je pensais au contraste de ce bourdonnement inoffensif avec celui des mouches affamées qui irritaient les blessures des pauvres soldats. Des cavaliers garibaldiens couraient porter les ordres du Dictateur, de Sainte-Marie à Capoue; d'autres passaient dans les cabriolets napolitains qui, lancés à toute bride, soulevaient en passant des tourbillons de poussière. Je me rendis au palais, où je trouvai au pied de l'escalier le capitaine Charles Litta et le lieutenant Giuseppe Marinoni de l'intendance militaire (un officier vénitien que j'avais connu précédemment à Parme); tous deux m'attendaient pour me faire visiter les appartements royaux, la chapelle et le théâtre. — Nous montâmes les marches de l'escalier monu-

mental auquel conduit un portique soutenu par soixante-quatre colonnes de marbre. Les Napolitains sont très-fiers de ce palais, construit d'après les dessins de Van Vitelli, et surtout de l'escalier en marbres de diverses couleurs. Les ornements de sculpture et d'architecture qui le décorent m'ont semblé un peu lourds, mais dans l'ensemble d'un effet très-grand. Les trois rangs parallèles de vastes marches en marbre blanc aboutissent à une rotonde où donnent les portes de la chapelle et celles des appartements royaux. La chapelle ne renferme aucun tableau et aucune statue de maître, elle est riche seulement par ses marbres variés. Le théâtre (situé dans une partie opposée du palais) est petit, mais d'une extrême élégance; les loges à galeries dorées sont divisées et soutenues par seize colonnes, antiques débris du temple de Sérapis à Pouzzoles. Les appartements royaux ressemblent à tous ceux de l'Europe. Une seule chambre attira notre attention : c'est celle où est mort Ferdinand II dans une horrible agonie. De cette chambre, il ne reste plus que les quatre murs; elle a été dépouillée de ses meubles et de ses tentures; on a dû les brûler de peur de la contagion d'un mal biblique qui consuma le roi châtié : on dirait que le feu du ciel a passé par là. On sent, en traversant cette chambre

vide, une sorte de terreur; mais ce n'est que le dégoût qu'inspire le cabinet de travail du roi, situé au rez-de-chaussée et faisant partie de l'appartement qu'occupe le général Medici, au-dessus duquel se trouve le modeste entresol où campe Garibaldi. Ce cabinet renferme les pièces de conviction de la misérable politique et de la surveillance de police qu'exerçait en personne le roi. Ce sont, çà et là, des ballots étiquetés et annotés de la main de Ferdinand II : des amas d'armes saisies, des paquets de journaux, de brochures séditieuses et de portraits lithographiés du prince Murat.

Je sortis de ces chambres royales avec un malaise plus écœurant et moins attendri que celui qui m'avait saisie à l'hôpital. Ici c'était comme une *malaria* morale qui me saisissait. Mais à peine avions-nous redescendu le grand escalier qu'une clameur vivifiante retentit et nous releva le cœur : Garibaldi traversait les cours intérieures du palais. Un frémissement respectueux courut parmi les assistants; on n'accabla point le héros par des cris. Il était triste des combats sanglants de la veille, et sa belle tête méditative se penchait sur sa poitrine. Il passa, saluant de la main, et faisant venir à lui presque tous les officiers présents; il allait prendre avec eux un de ces repas spartiates et rapides

qui se distinguent seulement de ceux de ses soldats par l'abondance des fruits que le Dictateur préfère à tout autre mets.

Accompagnée du capitaine Litta et du lieutenant Marinoni, je parcourus les vastes jardins déserts du palais. Un des jardiniers m'offrit un bouquet. Je songeais à la destinée de cette jeune reine de Naples, qui avait erré parmi ces fleurs et qui, un jour, a dû s'enfuir devant la haine populaire. Ainsi Marie-Antoinette fut chassée des ombrages de Versailles et de Trianon; mais à Naples toutes les modérations sont du côté du peuple italien : c'est ce qui rend cette révolution si grande et si pure. Nous restâmes longtemps sous de grands arbres d'un vert tellement frais qu'on se fût cru au printemps, et non dans cette mélancolique automne qui, au nord de la France, chose étrange, s'annonce bien plus vite qu'en Italie par la chute des feuilles jaunies.

Le battement du tambour rappela au capitaine Litta l'heure où il devait commander l'exercice sur la grande place du palais, et me rappela à moi-même l'heure du retour à Naples. Je trouvai devant l'embarcadère un mouvement inusité. Une foule, accourue de la campagne, se mêlait aux soldats, et bientôt les cris bruyamment répétés de *Vive Garibaldi!* annoncèrent l'appro-

che du Dictateur. Il partait pour Maddaloni dans le même convoi qui me ramenait à Naples. Il n'était accompagné que de son fidèle ami Gusmeroli et de trois ou quatre officiers; il marchait silencieux et pensif. Je n'avais jamais vu son visage plus grave. Les cris et les gestes de la foule redoublaient; quelques femmes en haillons lui jetaient des baisers en hurlant : *Com' è bello Garibaldi!* Des enfants déguenillés essayaient de toucher ses vêtements. Un des officiers impatienté s'écria : « Eh ! brigands, vous êtes, je crois, les mêmes qui hier nous pourchassiez durant le carnage ! »

Il n'y avait dans le convoi qui allait nous emmener qu'un wagon de première classe. Garibaldi s'y plaça. Le billet que j'avais pris me donnait le droit d'y monter, mais il me sembla qu'en ce moment celui qui portait le poids des destins de l'Italie désirait la solitude; je sentis qu'il serait respectueux de l'y laisser.

Je lui offris, avec vénération, mon bouquet du jardin royal et j'allai m'asseoir dans un wagon de seconde classe. Quand le Dictateur descendit à Maddaloni, un des officiers vint m'engager à monter dans le wagon que Garibaldi avait quitté. J'y trouvai le brave Gusmeroli; il allait à Naples chercher de la poudre et des armes; je m'assis près de lui et nous parlâmes pendant

toute la route du grand prédestiné qui a été le culte de sa vie. Il me raconta la mort de la fière et sublime Anita qui, comme une héroïne du Tasse, avait combattu aux côtés de son mari durant le siége de Rome. Il me parla du fils aîné, qui est brun, vif, charmant; il ressemble beaucoup à sa mère, il en a la vaillance de cœur secondée par une force physique et une rectitude militaire inouïes à son âge. C'est l'amour, la gloire, l'étonnement de l'armée, l'orgueil de son père.

L'autre fils, plus jeune, fait ses études dans un collége de Liverpool. Il y a quelques jours, il fut l'objet d'une de ces ovations anglaises, sérieuses, senties, et qui ont leur retentissement dans le monde. Cet enfant ressemble aussi à sa mère.

La fille, blonde, recueillie, presque mystique, est le portrait de son père; elle l'attend à Gênes, où chaque jour elle voit partir les navires qui conduisent des soldats au grand capitaine. Tandis que ces vaisseaux lèvent l'ancre, elle entend retentir sur l'étendue des vagues le nom glorieux qu'elle porte et qui va réveiller les échos du palais désert des Doria.

J'écoutais, émue, les détails que Gusmeroli me donnait sur ces trois enfants élus et glorieux entre tous, car

quel nom fut jamais plus pur et plus grand que celui de leur père!

Le bon vieillard, touché de l'émotion qui se répandait sur mon visage tandis qu'il me parlait, prit mes deux mains dans les siennes et les y garda quelques instants; puis, écrivant son nom sur mon carnet de notes, il me dit : «Si jamais vous désirez quelque chose de nous, venez me parler.

— « Eh! que peut désirer de plus le poëte, que ce que vous lui rendez! m'écriai-je, que cette atmosphère vivifiante où nous fait revivre Garibaldi! Par lui, tous les beaux et grands sentiments qui s'étaient engourdis dans les cœurs se raniment et éclatent! Il arrache les esprits à la matière! Il dégage les fronts courbés et nivelés de la cape de plomb du despotisme; il rend aux âmes la pâture idéale que depuis longtemps elles cherchaient en vain sur la terre! Je dois à votre ami le bonheur d'admirer et de croire encore, de croire au bon, au bien, à l'honnête.

« De quels dons ne nous a-t-il pas comblés, le noble et généreux libérateur de l'Italie!

« Il nous a offert le spectacle inespéré de vertus sincères, du désintéressement dans la plus haute fortune, du scrupule dans la gloire; lui seul dans ce siècle a

fourni à l'inexorable histoire un héros tel qu'on n'aurait pas osé le peindre ni dans un roman, ni dans un poëme, de peur d'exciter la dérision et l'incrédulité des contemporains habitués aux renommées frelatées des rois et des grands politiques du jour. Vous voyez bien qu'il a fait pour moi et pour tous ceux qui ont encore le culte de la beauté morale, ce qu'aucun potentat du monde n'aurait su faire ! »

III.

Trois jours après cette première excursion à Caserte, j'eus la visite du jeune capitaine d'artillerie, Émile Savio, qui avait fait la traversée avec moi sur le navire *la Constitution*.

Lui aussi avait été voir l'armée de Garibaldi, il avait dépassé Caserte, avait parcouru les avant-postes de Santa-Maria et visité les travaux de siége devant Capoue. Il s'était entretenu avec le général Medici, et tous deux avaient reconnu l'insuffisance de l'artillerie des volontaires pour réduire cette place-forte. « Les garibaldiens se battent comme des héros, » m'a dit le capitaine, « à l'arme blanche ils sont invincibles; mais le matériel de guerre et la science militaire leur man-

quent pour pousser les travaux du siége. Nous sommes à Naples deux bataillons d'artillerie, nous pouvons être utiles à nos frères qui se font tuer sous les murs de Capoue ; j'ai honte et me désespère de n'être pas parmi eux ; avec quelle joie nous endosserions en ce moment la chemise rouge ! Je vous en prie, Madame, si vous voyez Garibaldi, faites-lui comprendre que nous pouvons être bons à quelque chose ; obtenez de lui qu'il nous demande et nous donne aussi notre part dans le danger. »

Je serrai la main de ce vaillant jeune homme et lui promis de m'acquitter de sa commission.

Le même jour je rencontrai dans la rue de Tolède, droit, souriant, heureux et pimpant dans son habit neuf de sergent, le petit garibaldien que j'avais vu tout courbé et tout moulu avec son capitaine blessé.

La brise de la mer faisait flotter autour de son cou un foulard aux trois couleurs nationales d'Italie qu'il avait noué à l'imitation de Garibaldi, et qui, sur sa partie blanche, étalait le portrait du héros. Le nouveau sergent vint à moi et me dit : « Madame, je suis le petit blessé à qui vous avez adressé de bonnes paroles dans le wagon qui allait à Caserte. »

Je voulus lui donner un peu d'argent, qu'il refusa,

mais il fut très-content de décorer son chapeau d'une longue plume noire et de quelques ornements de passementerie d'or qu'il vint chercher le soir à mon hôtel. Les plus jeunes de ces volontaires héroïques sont ravis de ces fantaisies de costume qu'un uniforme plus régulier leur interdirait. Le lendemain, le capitaine de ce petit sergent, et qui lui aussi était monté en grade, car Garibaldi l'avait fait major et l'avait embrassé en le félicitant de sa bravoure, vint me voir pour me remercier des bagatelles que j'avais données à son soldat.

En l'absence de son colonel, grièvement blessé et fait prisonnier par les royaux, il était chargé par le Dictateur de former un régiment d'adolescents, et déjà quatre cents petits Siciliens et quatre cents petits Napolitains rapidement recrutés sont casernés dans le magnifique palais royal de *Capo di Monte.*

J'avais le désir de visiter ce palais ; le major m'engagea à voir en même temps ces jeunes et enthousiastes recrues. Le mouvement actuel italien, dans sa partie militaire, fait penser à celui qui se produisit en France en 1793, alors que de la puberté à la vieillesse tous les hommes se levèrent pour aller mourir à la frontière.

Le jour suivant je me rendis à *Capo di Monte.* La principale beauté de cette élégante résidence royale,

c'est la vue merveilleuse de Naples et du golfe qu'on découvre du haut des balcons. A droite, ce sont d'abord de blanches villas dans les ombrages des ondulations de la montagne dont le sommet est couronné par le couvent des Camaldules ; puis les maisons échelonnées de la ville, le fort Saint-Elme, le château de l'OEuf, et une partie de la rive de *Chiaja*. A gauche la rade, les navires à l'ancre, tout ce golfe merveilleux que le Vésuve semble garder comme un géant.

Dans l'intérieur du palais, nous avons été frappés par une immense table que le roi Murat fit faire avec une des plus belles mosaïques de Pompei, puis par deux tableaux représentant Caroline de Naples : dans un, la jeune reine, sœur de Marie-Antoinette, plus belle qu'elle, revit pour nous souriante, heureuse. Quelle noblesse et quelle séduction dans cette tête délicate et dans tout ce corps charmant si gracieusement vêtu. La jeune mère est entourée de ses six petits enfants, beaux et frais à ravir. Le mari, le roi seul fait tache dans cet attrayant tableau ; il est rouge de visage, vulgaire de tournure ; toute la finesse et toute la poésie du pinceau d'Angélique Kaufmann n'ont pu idéaliser cette face de boucher.

On recule d'épouvante devant l'autre portrait de Ca-

roline de Naples! elle a quarante ans : sa taille s'est épaissie, et une sorte de sarrau en satin blanc, dont le corsage monte jusqu'aux aisselles, en accuse déplaisamment les contours massifs. Les fines attaches du visage primitif disparaissent dans la graisse du cou ; les joues pendent et, au lieu du frais incarnat qui les colorait autrefois, elles sont couvertes d'une pourpre sanguinolante; le nez est fort et arqué (à allure d'épervier); les yeux sont durs et lubriques; le front s'est abaissé sous les épaisses boucles d'une chevelure noircie, sur laquelle se croisent grotesquement deux énormes plumes bleues semblables à deux panaches de catafalque qui se battraient entre eux. Cette tête me terrifia; l'artiste avait fait, sans s'en douter, une satire à la façon de Juvénal.

Le jour baissait; quand je sortis du palais, déjà quelques étoiles s'allumaient au ciel, et la lune radieuse, au milieu de l'éther profond, montait au firmament du côté du Vésuve. A cette douce lumière, les jardins et le parc de *Capo di Monte* s'agrandissaient et paraissaient enchantés. Je marchais, ravie, dans les allées sablées. Le major me dit : « Tous mes enfants viennent de se coucher; ils dorment déjà; voulez-vous voir ces innocents qui demain seront des soldats? »

— Allons! lui dis-je.

Nous marchâmes à gauche, puis nous entrâmes dans un bâtiment qui servait de communs au palais. C'est là que reposaient les huit cents petits volontaires. C'était le premier jour de leur installation; ils dormaient pêle mêle sur des matelas placés-çà et là dans les vastes salles. Bien peu avaient la chemise rouge; le plus grand nombre étaient encore couverts des haillons qu'ils portaient dans leurs pauvres familles. Ces enfants endormis me rappelèrent ceux couchés sans sépulture sur les hauteurs de Cajazzo. *Chair à canon*, disait-on sous le premier Empire. Mais ici du moins, pensais-je, chair intelligente, chair émue, qui meurt avec un cri de l'âme.

Le lendemain (samedi 29 septembre), je me rendis au palais d'Angri, qu'habite Garibaldi, pour demander son fidèle Gusmeroli : je voulais lui parler de ce que m'avait dit le capitaine Savio qui désirait la bataille comme une fête. Gusmeroli était à Caserte; il ne quitte jamais son général. Je fus reçue par M. Bertani; il s'intéressa à ce que je lui racontai. « Dès demain, répliqua-t-il, nous demanderons ces braves artilleurs. Ils seront reçus en frères par les garibaldiens.» Je parlai aussi à M. Bertani de l'humble mission que je m'étais imposée d'aller chaque lendemain de combat dans les hôpitaux

de Caserte et de Sainte-Marie pour écrire les lettres des blessés à leurs familles. Il loua l'idée de cette consolation morale, de ce soin immatériel qui, en apaisant les inquiétudes du cœur, doit produire certainement un soulagement physique.

Je quittai M. Bertani charmée de ses manières et de son esprit. Il partait le lendemain pour Gênes.

En redescendant la rue de Tolède, je rencontrai un major d'infanterie piémontaise, ami du capitaine Savio. Je le priai de prévenir celui-ci que sa commission était faite. Je ne lui dis rien de plus.

Cependant l'armée piémontaise avait commencé, dans les Marches, sa courte et glorieuse campagne. M. de Cavour, avec cette sûreté de coup d'œil et cette décision audacieuse dont il a fait toujours preuve aux heures solennelles, avait, à l'encontre de toutes les prévisions de ceux qui ne reconnaissaient en lui qu'un ministre habile, secoué les langes de la diplomatie et tranché avec l'épée le nœud de la question ou plutôt de l'imbroglio de Rome.

Lui aussi a voulu que l'Italie se fît. Le ministre qui, le lendemain de la paix de Villafranca, se retira des affaires, a senti que le moment d'une revanche éclatante était arrivé pour l'Italie, et il a décrété la guerre! Cette

hardiesse ne nous a point surprise; car si les lèvres sérieuses et sardoniques du Richelieu de l'Italie (un Richelieu pur de sang!) expriment la circonspection et la finesse, son front ouvert, son œil lumineux, révèlent les élans d'un patriote incorruptible qui ne trahira jamais les destinées de son pays. Le mot fin et charmant que Manzoni lui dit un jour le caractérise mieux que nous ne saurions le faire; « Vous avez bien, lui disait le grand poëte, toutes les qualités qui font l'homme d'État. Vous avez ordinairement la prudence; mais aussi, à l'occasion, l'imprudence! »

C'est une de ces heureuses imprudences qui, secondée par les victoires de Fanti, de della Rocca et celles plus éclatantes du jeune héros Cialdini, vient de relier à jamais l'Italie du Midi à celle du Nord.

La rupture des télégraphes était cause que nous ne recevions que lentement à Naples les nouvelles de ces rapides et héroïques succès.

Était-il bien vrai qu'Ancône fût prise? que Lamoricière fût vaincu et prisonnier? que le général de l'indépendance eût triomphé du général de la servitude? que le patriote éclairé eût terrassé le partisan aveugle? Je pensais à la destinée si différente de ces deux hommes dont ma pensée de poëte avait un instant traversé

la vie comme un éclair. L'un, Italien, avait un soir conquis toute mon admiration, et l'autre, quoique Français, avait un jour éveillé à Pérouse toute ma réprobation.

Il y a bientôt cinq mois, j'étais dans cette ville esclave, encore frémissante sous le joug des hordes mercenaires, vaincue, encore stigmatisée des traces du dernier massacre. Ces traces, je les avais retrouvées dans le cloître de la magnifique église de Saint-Pierre. Les colonnes et les arceaux gardent toujours les trouées profondes des balles et des boulets de Schmidt.

Je parcourais Pérouse en me répétant ce vers du fameux monologue de Cinna :

Pérouse, au sang des siens, tout entière noyée.

Le soir même, Lamoricière, qui venait de nommer le colonel Schmidt général, arrivait à Pérouse pour inspecter la garnison, en partie suisse, en partie autrichienne. Il devait descendre à l'hôtel de la Grande-Bretagne. Il me sembla que ma voix de Française serait entendue d'un Français, et je lui adressai comme un avertissement, que je signai, les derniers vers de mon

chant, alors inédit, sur Garibaldi (1). La conscience de Lamoricière dut tressaillir en les lisant. Mais quel est l'homme d'action qui, dans son orgueil omnipotent, ne traite pas avec dédain la voix prophétique des poëtes !

Un mois après cette excursion à Pérouse, par une belle soirée d'août, je me trouvais à Bologne, dans la villa de la comtesse Fustini (née Pepoli) ; Cialdini survint ; il écouta, charmé, la voix superbe de cette petite-

(1) Garibaldi règne à Palerme,
Et son bras généreux et ferme
Arrachera Naple au Bourbon ;
De son roi complétant l'empire,
Ce vaillant, que Dieu même inspire,
Va franchir le détroit d'un bond.

. . . . . .

Dieu veille au héros populaire,
Tandis qu'il souffle sa colère
Sur le vainqueur d'Abd-el-Kader.

Maudite est cette ancienne gloire.
Elle s'éclipse dans l'histoire
Sous l'ombre d'un vénal démon ;
Et la grande justicière
Flétrit déjà Lamoricière
Ainsi qu'elle a flétri Marmont.

fille de Murat, et celle de sa sœur, la jeune comtesse de Zecchini; elles chantèrent avec un feu et une âme qui nous transportèrent, un patriotique duo de Verdi.

Après le chant, je causai longtemps avec Cialdini de la merveilleuse résurrection de l'Italie, dont il vient de hâter la gloire. Quand je partis, le général me dit: Au revoir, madame.

C'est à Naples que je le reverrai tout radieux de ses triomphes récents.

Tandis que les nouvelles, encore incertaines, du succès des armes piémontaises et de la défaite des troupes papales réveillaient en moi ces souvenirs particuliers, les combats des garibaldiens contre les royaux se continuaient sous les murs de Capoue.

C'est le 29 septembre que j'avais parlé à M. Bertani du désir du capitaine Savio, et le premier octobre au soir, nous apprenions à Naples, qu'un engagement acharné entre les troupes de l'indépendance italienne et celles du roi Bourbon, avait commencé le matin et duré jusqu'à la nuit.

Dans un moment où les royaux semblaient l'emporter, Garibaldi avait demandé en hâte à M. de Villamarina les artilleurs et les *bersaglieri* piémontais. M. de Villamarina n'avait pas d'ordre de son gouvernement,

mais il avait la conscience d'un patriote italien. Avant tout l'armée du libérateur de l'Italie ne devait pas subir un échec, même momentané, le prestige de l'invincible ne devait pas être entamé. Les soldats demandés furent envoyés et aidèrent leurs frères dans la sanglante défaite de l'armée de François II.

Cette journée du 1er octobre coûta cher aux royaux. Une colonne des leurs, forte d'environ trois mille hommes, fut coupée par les garibaldiens et se rejeta du côté de Caserte, qu'elle attaqua imprudemment le 2 octobre au matin. Il y eut plusieurs heures de lutte sanglante dans le voisinage du palais même; les volontaires italiens firent des prodiges de valeur. Chaque garibaldien, l'épée à la main, valait quatre hommes. Les royaux, enveloppés et serrés de toutes parts, jetèrent bas les armes et se livrèrent prisonniers; les soldats en criant : Vive ! Garibaldi les officiers silencieux. On voulait désarmer et fouiller ces derniers : la générosité du Dictateur intervint. « Que notre histoire, dit-il aux siens, reste pure de toute vengeance; ce sont des frères égarés, ne les humilions point. »

A peu près deux mille prisonniers furent amenés le soir même à Naples.

Je traversais, le 2 octobre, la rue de Tolède, lors-

qu'ils défilaient. Ils étaient conduits au fort Saint-Elme par la garde nationale. Je rencontrai aussi des voitures chargées de blessés que l'on transportait aux hôpitaux de Naples ; mais ceux qui l'avaient été plus grièvement étaient demeurés à Caserte et à Sainte-Marie. Je me décidai aussitôt à partir le lendemain matin pour aller les visiter.

IV.

Il régnait à Naples, le matin du 3 octobre, une activité sérieuse, un mouvement empressé et régulier qui partait d'une pensée commune et réfléchie : l'horreur des royaux, l'amour et l'admiration des valeureux soldats qui les avaient vaincus, pénétraient enfin dans cette population jusque-là un peu inerte et l'initiait au dévouement des nations libres.

Toutes les voitures étaient mises en réquisition pour le transport des blessés et des prisonniers; les gardes nationaux se multipliaient ; ils allaient au débarcadère, à Caserte, à Sainte-Marie, chercher les blessés, porter des ordres ou des secours; eux aussi étaient devenus volontaires de l'indépendance. Ils ne souffraient

pas qu'un oisif ou un étranger se promenât ce jour-là en voiture, tandis que les mourants encombraient les environs de Naples; chaque attelage était pris pour porter les blessés aux hôpitaux. Les gardes nationaux avaient pour faire descendre ceux qui passaient en voiture une politesse persuasive et une fermeté inébranlable qui triomphaient de toutes les fatigues; c'est ainsi que, la veille au soir, ils enlevèrent la voiture qui me ramenait chez moi de chez l'ambassadeur sarde.

Quand je pus me rendre le mercredi, 3 octobre, à Caserte, j'attendis vainement deux heures une voiture; enfin je me décidai à descendre sur la porte de l'hôtel, espérant que le hasard me viendrait en aide ; en effet, je vis passer en cabriolet le petit sergent, qui s'arrêta pour me dire bonjour. Je n'hésitai pas et le priai de me donner une place dans sa voiture et de me conduire à l'embarcadère : grâce à l'uniforme de l'héroïque enfant qui s'était si bien conduit à Cajazzo, je pus pénétrer à travers la foule compacte qui se pressait aux entours du chemin de fer. Le cabriolet ne s'arrêta qu'à côté du convoi prêt à partir, la locomotive fumait et hurlait déjà, mais ce bruit était couvert par celui des voix qui s'entre-croisaient pour donner des ordres. Il y avait à l'embarcadère un entassement mouvementé et confus

de gardes nationaux et de soldats de Garibaldi; les premiers partaient pour aller chercher les blessés, les autres pour aller remplir les vides que la mort venait de faire dans l'armée des volontaires. J'aperçus dans cette foule le brave général d'Ayala qui donnait ses dernières instructions aux gardes nationaux, et le fidèle Gusmeroli qui allait rejoindre Garibaldi à Caserte; je les saluai tous deux sans pouvoir les rejoindre; les wagons regorgeaient tous de personnes assises, d'autres se tenaient debout; je me hâtai d'accepter une place que m'offrit un officier; le petit sergent déposa mon sac de nuit à mes pieds. Mais tout à coup je sentis le sac se hisser sur les genoux d'une pauvre fille de Naples qui s'était glissée à ma suite dans le wagon. On crut qu'elle était à mon service et on la laissa s'asseoir; c'était une sorte de naine vêtue d'un sarrau d'indienne grise sur lequel flottait un tablier déchiré; un foulard de coton jaune se croisait sur sa poitrine cambrée; son cou était large, charnu et prématurément rayé; sa tête était déprimée par le haut, son front était si bas que la racine des cheveux touchait presque aux sourcils arqués et noirs. Ses petits yeux, noirs aussi, pétillaient; son nez était aplati, sa bouche grande laissait voir des dents jeunes et intactes mais couleur de bois d'acajou;

son abondante chevelure crêpée, rebelle au peigne et à la pommade, était relevée en bandeaux et en nattes. Cette fille était laide et malpropre, et pourtant elle n'inspirait pas de répulsion : elle avait dans la physionomie quelque chose de passif, de servile et de bon, une sorte d'animalité douce et de résignation dans la misère qui interdisait à la pensée toute dureté envers elle. Il était difficile de lui donner un âge déterminé ; son teint bilieux et les contours flétris de ses chairs accusaient plus de trente ans et cependant son sourire et son regard étaient jeunes, presque enfantins.

« — Qui es-tu et où vas-tu, lui dis-je, et pourquoi tiens-tu mon sac? »

Les soldats et les officiers de Garibaldi assis dans le wagon, voyant qu'elle m'était étrangère, l'interrogèrent à leur tour, et voici ce que par lambeaux elle nous répondit.

Elle ne savait en quel lieu elle était née, ni en quelle année, ni de quels parents : on l'avait amenée toute petite à Naples, où elle avait vécu, tantôt sur le pavé, tantôt en service dans de pauvres maisons ou chez une tante qui lui donnait asile et la soignait quand elle était malade; elle se nommait Maria. Jusqu'alors elle avait adoré saint Gennaro, mais à présent c'est Gari-

baldi qu'elle adorait, elle n'avait pu le rencontrer à Naples et elle venait à Caserte pour le voir passer; voilà pourquoi elle s'était glissée derrière moi dans le wagon. Quelques soldats lui dirent : «Mais puisque tu aimes tant Garibaldi, tu dois nous aimer un peu : si tu veux nous t'emmènerons au camp et tu nous feras la lessive ; » elle leur répondit :

— « Si madame le permet, c'est avec elle que j'irai; je porterai son bagage jusqu'au palais où elle vous a dit qu'elle logeait, et là peut-être j'aurai la bonne chance de voir Garibaldi. » On ne put la faire démordre de sa résolution, je lui avais donné deux *carlini* et fait manger du pain et des fruits confits : c'était plus qu'il n'en fallait pour allécher une pauvresse de Naples, puis peut-être avait-elle réellement dans le cœur cette espèce de dévotion pour Garibaldi qui s'est emparée de tout le peuple de Naples.

Un officier assis près de moi me dit : « Ne la refusez pas, madame, ne la laissez pas avec les soldats, voici la nuit; vous ferez coucher cette pauvre fille près de vous, elle pourra vous être utile. » Nous arrivions, je donnai le bras à l'officier qui m'avait parlé. Maria nous précéda, portant mon sac assez lourd sur sa tête dont les cheveux flottaient au vent.

Nous traversâmes l'esplanade toute jonchée de soldats au bivouac, de chevaux, de pièces d'artillerie et de faisceaux de fusils. Nous passâmes la grande porte du palais et, dans la première cour à gauche, je trouvai M. Marinoni, commissaire de guerre, et plusieurs officiers de l'intendance militaire qui mirent à ma disposition un logement.

Le porche, les cours, le splendide escalier de marbre et les jardins du palais étaient, comme l'esplanade, remplis de soldats entassés, mangeant, dormant ou raccommodant, à la lueur d'un fanal, un vêtement déchiré. Les chevaux se heurtaient pêle-mêle aux cavaliers, hommes et bêtes partageaient la même litière; on devinait la fatigue d'un lendemain de bataille.

M. Marinoni, qui savait mon intention de visiter les hôpitaux les lendemains de combat, m'avait écrit pour me dissuader. La veille, Caserte avait été presque investie par les royaux, une nouvelle attaque, me disait-il, pourrait avoir lieu dans la nuit. Cette lettre ne m'était point parvenue et l'eussé-je reçue, je crois qu'elle ne m'aurait pas empêchée de partir: j'ai toujours eu la curiosité attractive du danger et de la douleur.

Suivie de Maria, je m'installai dans une grande chambre voisine du théâtre du palais, et qui avait été

autrefois occupée par une des femmes de la reine; cette chambre était divisée en deux par une travée en boiserie; on dressa un lit-de-camp pour Maria dans la partie voisine de la porte, et je m'établis dans l'angle opposé, où se trouvaient un fauteuil, une commode, une toilette et un lit élégant, débris du mobilier primitif. La clarté douce et l'air vif de la nuit pénétraient dans la chambre par deux énormes fenêtres qui s'ouvraient sur le jardin; quelques épais nuages roulaient dans le ciel et se confondaient aux grandes montagnes qui forment le fond du parc de Caserte; des coups de feu tirés de temps en temps sous les arbres me faisaient tressaillir. Était-ce les royaux qui revenaient? Quelque engagement sanglant allait-il recommencer?

Tandis que j'écoutais ces bruits de balles, auxquels se confondaient les rumeurs vagues de la nuit, un jeune soldat vénitien, une des ordonnances de l'intendance militaire, m'apporta à dîner; on me servit, dans de la porcelaine royale, des faisans du parc et des truites de la cascade, soldatesquement apprêtés; j'y goûtai du bout des lèvres; l'âcreté des sauces me répugna, et j'assouvis ma faim avec de belles pêches jaunes et du raisin muscat doré. Maria fit ripaille avec les mets, inusités pour elle, que j'avais dédaignés, puis

elle se coucha et s'endormit d'un somme puissant.

Moi je ne dormis guère dans mon lit à courtines de soie verte, je regardai la fresque du plafond, représentant une Didon trop grasse qui racontait ses malheurs à Énée. J'entendais le piétinement des chevaux et des soldats sous les voûtes du palais ; quelques voix fredonnaient l'hymne de Garibaldi. Les décharges d'armes redoublaient dans le jardin et dans le parc. Parfois, un roulement de tambour s'y mêlait, tous ces bruits m'arrivaient distinctement par la fenêtre ouverte ; jusqu'au jour je crus à de fausses alertes. Maria, réveillée deux fois par les coups de fusil, me dit tout épouvantée : *Signora, ecco i regi !* Madame, voilà les royaux ! Le récit que le lieutenant Marinoni m'avait fait de l'attaque de la veille, m'avait causé une émotion qui contribuait aux fantasmagories de la nuit. Les coups de fusil tirés dans le parc, l'étaient contre les faisans ou contre les pigeons qui voltigent là par milliers comme sur la place Saint-Marc, à Venise. Quelques-uns s'abritaient sous mes fenêtres et jusque dans ma chambre.

Renonçant à l'espérance de m'endormir, je me levai et m'habillai à la hâte ; je montai dans une voiture que l'intendance militaire mettait à ma disposition et je me rendis d'abord chez l'architecte Rossi, pour le remer-

cier de l'hospitalité qu'il m'avait donnée à mon premier voyage à Caserte. J'offris quelques souvenirs à ses enfants et je conduisis son fils aîné avec moi pour visiter l'hôpital. L'architecte Rossi m'apprit qu'il venait d'être mandé par le général Sirtori, qui lui avait demandé la communication d'un plan détaillé de Caserte et des environs. Au moment où j'entrais à l'hôpital, Miss White en sortait; je retrouvai aussitôt les traces bienfaisantes de la présence de l'active Anglaise; les salles étaient plus aérées qu'à ma première visite, les lits plus propres, les infirmiers plus nombreux : il y avait là peu de blessés qui le fussent dangereusement. Quelques-uns acceptèrent l'offre que je leur fis d'écrire à leurs familles. Mais c'est à Sainte-Marie que m'attendait le spectacle déchirant d'un lendemain de bataille.

La voiture roula sur une route superbe, et en trois quarts d'heure j'arrivai dans le village de Sainte-Marie, encombré comme Caserte de soldats et de matériel de guerre. J'allai jusqu'aux avant-postes, puis je me fis conduire à l'hôpital improvisé où l'on avait mis les blessés de la veille et de l'avant-veille.

C'était une grande maison délabrée ouverte à tous les vents. Je traversai une cour remplie de décombres et de

fumier, je montai à droite un escalier étroit et j'arrivai dans une chambre suivie d'une grande salle à murs gris où deux files de lits étaient alignées; ici pas une femme, peu d'infirmiers, deux médecins de l'armée allant de lit en lit avec leurs trousses, sondant les plaies, extrayant les balles ou bien tranchant les membres fracassés et désormais inutiles. C'était la souffrance dans toute son intensité, la mort en perspective, et pour adoucir cette angoisse, au dehors pas d'arbres, pas de fleurs, pas d'oiseaux, pas même d'azur et de soleil dans le ciel, car le temps était sombre et brumeux; une pluie fine se collait aux vitres et ne laissait pénétrer dans la salle qu'un jour opaque. Je m'arrêtai devant chaque lit suivie de Maria, qui distribuait des fruits à ces pauvres altérés, tandis que je recueillais leurs noms, quelques indications et quelques détails sur leurs familles. Plusieurs refusèrent tout secours et toute consolation; pourquoi faire savoir à ceux qui les aimaient qu'ils allaient mourir? Ce qu'ils désiraient, c'était de mourir vite. L'un d'eux, m'exprimant avec désespoir cette pensée, me poursuivit longtemps de ce cri : « Oh! par pitié, Madame, achevez-moi! » Je vois encore ce visage pâle dont les muscles étaient tendus; les yeux sortaient de leurs orbites; la chevelure noire baignée

de sueur se collait aux tempes décolorées; les deux bras en l'air, passés dans un suspensoir, s'agitaient convulsivement, son buste sillonné d'un bandage sanglant vacillait comme dans l'ivresse; il avait été frappé d'une balle en pleine poitrine; par miracle il n'était pas mort sur le coup, mais il allait mourir, mourir en proférant cette prière dont je n'oublierai jamais l'accent : « Madame, par pitié, achevez-moi! » J'en vis un autre auquel on venait d'extraire deux balles; il était d'une pâleur livide, mais ne poussait pas un gémissement, il tenait lui-même le bras que l'instrument martyrisait. Un autre, un Sicilien, me frappa par sa loquacité; il était d'un village près d'Agrigente, il voulait vivre et il vivrait, disait-il. Mais en attendant, comme il était marié, il exigeait que sa femme vînt le soigner; c'était son devoir, comme son devoir à lui avait été de se battre pour son pays. Il me chargea d'écrire en ce sens à sa chère Annunziata.

Dans la salle des amputés, j'en trouvai plusieurs endormis; était-ce la nature ou le chloroforme qui leur donnait cette halte dans la douleur?

J'allais m'approcher du dernier lit placé dans le fond de la salle, un des infirmiers me dit : « Celui-ci, Madame, est un reggio! » Je lui proposai, comme aux

autres, d'écrire à ses parents ; il me répondit qu'il était de Naples et qu'il y retournerait bientôt ; il souffrait beaucoup.

— « Votre roi François est maudit, lui dis-je, de vous faire ainsi tuer Italiens contre Italiens ; il voit bien pourtant que c'est inutile, qu'il est perdu, qu'il ne rentrera jamais dans sa capitale. »

A ces dernières paroles que je prononçai en m'éloignant, le soldat se souleva et murmura à l'oreille de Maria, qui lui donnait des fruits :

— « On a trompé cette dame ; elle ne sait pas ce qui se passe : aujourd'hui même, le roi François est à Naples. »

Voilà pourtant de quels moyens on se sert pour entraîner les soldats à la mort. Tantôt on leur annonce que cinquante mille Autrichiens et Prussiens viennent à leur aide ; tantôt que l'armée, toujours triomphante, de Cialdini, a été vaincue ; ou bien que Garibaldi est mort, que Naples s'est soulevée et rappelle son roi légitime. Ces inventions sont crues par l'armée, parquée autour du roi et séparée du reste de l'Italie. Si quelques uns des officiers, instruits de la vérité des événements, veulent se retirer, on les menace de les faire fusiller.

Lorsque j'arrivai de Sainte-Marie à Caserte, il faisait nuit; comme la veille, les cours et les escaliers du palais étaient encombrés de soldats. J'étais si brisée de fatigue et d'émotion, que je m'endormis lourdement dans le lit où je n'avais pu dormir le premier soir. Maria en fit autant; au jour, elle se leva et se vêtit sans bruit; je la trouvai prête à sortir au moment où je m'éveillai. Elle me demanda ce qu'elle pouvait faire pour me servir; je lui dis d'aller remplir à la fontaine du palais une grande cruche vide qui était dans la chambre; elle sortit en tenant la cruche sur sa tête, comme une amphore antique. J'attendis deux heures sans voir revenir Maria; j'avais hâte de m'en retourner à Naples pour faire partir les lettres écrites aux familles des blessés; je me décidai à sortir de ma chambre; je trouvai la cruche vide dans un couloir; Maria avait jugé que l'eau destinée aux ablutions m'était parfaitement inutile; il n'y a pas de pays où l'on se lave moins qu'à Naples. Je dis adieu à mes amis de l'intendance et je quittai Caserte sans avoir retrouvé la bohémienne napolitaine.

Il y avait dans le wagon où j'étais montée, un chapelain de l'armée de Garibaldi qui me frappa par sa mine hardie, fière, inspirée; c'était un Sicilien à la

taille élancée, au teint brun, au profil arqué, à la chevelure noire et frisée; il portait avec distinction la culotte courte et une sorte de dalmatique en drap noir qui me rappela le costume des frères arméniens de Venise; son chapeau tricorne était orné de cordons en passementerie rouge et or, qu'une petite croix groupait en ganse sur le côté; une croix plus grande, avec un Christ en relief, pendait à son cou; il avait à sa ceinture un poignard. Ce prêtre sicilien parlait avec un accent fébrile et nerveux à un autre prêtre assis auprès de lui; celui-ci était un gros chanoine de Naples; il venait de passer quelques jours en *villegiature* et semblait tout ahuri de se trouver dans une compagnie aussi guerrière. Le Sicilien lui disait: « Le Pape se perd et nous perd, et si l'Église n'était pas immortelle il la perdrait avec nous; il est temps de renoncer aux biens de ce monde, sous peine de renoncer à jamais à l'intelligence des choses du ciel. Soyons avides des trésors de la foi, de la direction des âmes et de l'exercice de la charité; laissons aux princes de la terre le gouvernement de la partie fragile et passagère de l'homme; réservons-nous la partie immortelle, domaine des esprits, c'est sur eux seulement que notre autorité doit s'étendre. Jésus-Christ l'a dit : « Votre empire n'est pas

« de ce monde ! » Tandis qu'il parlait, ses deux yeux brillaient comme deux flammes de l'Etna ; sa main, osseuse et fine, avait des gestes saccadés qui semblaient vouloir secouer l'inertie du chanoine obèse, dont il tirait à grand'peine quelques monosyllabes objectives. Je n'ai jamais vu un plus singulier contraste que celui qu'il y avait entre ces deux prêtres : l'un était la doctrine vivante de l'Évangile, l'autre l'incarnation des abus de l'Église. Ce prêtre sicilien suivait l'armée de Garibaldi depuis le début de la campagne.

Comme j'arrivais, le 5 octobre, de cette excursion à Caserte, j'eus la visite de la marquise de Villamarina et de sa délicieuse belle-fille (qui réunit la grâce d'un portrait de Watteau à la suavité d'une madone de Raphaël). Ces dames m'annoncèrent que le soir même s'embarquaient pour Ancône les notables de Naples qui allaient féliciter le roi Victor-Emmanuel et lui porter les vœux de la ville. Le président de cette députation était porteur d'une lettre admirable que Garibaldi écrivait au roi. M. Michel Baldacchini, dont les précieux renseignements m'avaient été autrefois d'un si grand secours pour mon livre sur *Campanella*, était un des membres de cette députation. Ainsi il lui a été donné de contribuer à l'édification de la liberté de son

pays, après avoir préconisé l'essence même de cette liberté dans ses écrits.

Le lendemain de mon retour à Caserte, je voulus visiter le palais royal de Naples, ce grand monument en briques rouges et jaunes dont les terrasses babyloniennes dominent la mer et ont la perspective du Vésuve. Ce qui attirait surtout ma curiosité, c'étaient les vestiges de la royauté disparue. On trouve dans les objets habituels dont un individu s'entoure la révélation certaine de ses pensées intimes et de ses passions : dans le cabinet du dernier roi mort, de ce roi que son peuple a surnommé le roi *Bomba*, sont rassemblés une profusion de petits livres, reliés aux armes royales et renfermant autant d'oraisons à chaque saint de l'année; près de ces livres, on voit appendus aux murs, dans des vitrines, ou bien gisant sur les murs, toute une série de portraits de Pie IX peints, gravés, photographiés, en sculpture et en camées; vis-à-vis du bureau est un dressoir qui soutient une collection complète de magnifiques pipes turques. Le roi mort fumait sans cesse; il se grisait de tabac, quelquefois même d'opium. Il aimait la torpeur dans la dévotion. Le cabinet de sa femme, de celle que, devenue veuve, on nomma *reine-mère*, m'a fait penser au contraste des deux portraits

de la reine Caroline, dont j'ai parlé plus haut. Mais ici le contraste est constaté par le rapprochement des objets dont la reine-mère s'entoura aux différentes époques de sa vie: on voit d'un côté de son cabinet un piano couvert des partitions les plus célèbres de la musique allemande et italienne, puis un rayon de bibliothèque où sont les poëtes. Jeune et nouvelle mariée, l'Autrichienne gardait dans l'âme un peu d'idéal allemand; mais mère et mère ambitieuse, inféodée à la politique d'un roi despote, elle cherche bientôt dans le bigotisme une assiette à sa conscience; elle demande aux reliques, aux exvotos, aux légendes, une sécurité dans le mal et dans la tyrannie, que les voix sincères des poëtes et les chants émus des musiciens ne pouvaient lui donner. Ce fut alors autour d'elle un entassement de puérilités religieuses. Son oratoire en regorge et, dans les chambres attenantes, les petits lits de ses huit enfants en sont obstrués. A la tête et au pied de ces lits sont groupés des Jésus en cire à chevelure de filasse blonde, des ossements de saints enchâssés dans du clinquant, des chapelets, des médailles, des rameaux bénits, des fioles remplies d'eaux miraculeuses, des lambeaux de vêtements de martyrs, des dents et des cheveux de missionnaires crucifiés,

enfin toutes les défroques des sacristies et des couvents.

Le cabinet de la jeune reine est exempt de cet attirail : on y trouve parmi les petits meubles exquis de Giroux et de Barbedienne, toute l'immortelle pléïade des poëtes allemands. Mais dans le cabinet du mari, dans le cabinet de François II, *du roi de Gaëte*, comme l'appelle désormais le peuple de Naples, pas un livre, pas une carte, rien de ce qui dénote l'être pensant. Près d'un bureau j'ai trouvé un crachoir et sur ce bureau des feuilles de papier à bordures coloriées, puis la plume qui servait aux signatures, puis un numéro du journal officiel de Naples encore sous bande; c'est le numéro du 5 septembre au soir, du jour même où le roi s'est enfui de Naples; enfin, de chaque côté du buvard, deux grands cornets de pralines et de dragées longues (bonbons au cédrat qu'on nomme en Italie bergamesques).

Hélas! voilà comment les races finissent.

Cependant ce palais, fermé, désert et muet, se rouvre, se repeuple et s'anime, il attend un hôte nouveau, un hôte digne de sa grandeur et de la majesté de la vue de ce golfe de Naples, merveille du monde. C'est l'hôte de l'Italie, l'hôte pour lequel déjà se sont ouverts et

parés le palais archiducal de Milan, celui des Farnèse à Parme, celui des princes d'Este à Modène; celui du Pape (*saint Michele in bosco*) à Bologne; celui d'Eléonore à Ferrare; celui de *la Torre della Mangio* à Sienne; celui du *Cambio* à Perouse, et l'immortel palais Pitti à Florence, tout rayonnant des chefs-d'œuvre de l'art; c'est l'hôte enfin qui trônera un jour dans le palais du Vatican de Rome et dans le palais des Doges de Venise! c'est Victor-Emmanuel, c'est l'Italie, unie, forte, héroïque, se personnifiant dans son roi!

Il approche de Naples à la tête de son armée victorieuse, qui en huit jours a délivré les États du Pape et fait prisonnier Lamoricière; déjà arrivent par mer les détachements des nombreux bataillons piémontais; ils marchent aussitôt sur Maddaloni, sur Caserte et sur Sainte-Marie; ces soldats fraternisent avec les légions de l'indépendance, bientôt ils ne formeront plus qu'une seule armée.

A Naples on recueille, avide, tous les détails du drame mémorable qui s'accomplit; les rencontres dans les rues, celles dans les musées, aux théâtres ou aux tables d'hôte forment autant d'épisodes qu'il ne faut pas dédaigner.

Le 8 octobre, je vis venir à moi, dans la rue de

Tolède, Gusmeroli, l'ami inaltérable du Dictateur; il me prit les mains et me dit : *Siete una buona donna !* c'est ainsi qu'il me remerciait du peu que j'avais fait aux hôpitaux de Caserte et de Sainte-Marie.

Le 9, dîne à table d'hôte une mère qui vient seule de Venise à la recherche de son fils, volontaire de Garibaldi : est-il mort ou vivant? que de tribulations elle a subies, la pauvre mère ! Tracasseries de la police autrichienne, tempête sur mer, incertitude cruelle et qui dure plusieurs jours à l'arrivée ! mais enfin son fils est retrouvé, il vit, une joie immense submerge toutes les douleurs.

Le 10, es décharges d'artillerie et les fanfares annoncent un nouveau débarquement de troupes, c'est le vainqueur d'Ancône, c'est l'amiral Persano qui revient à Naples et y amène des soldats piémontais; il descend à l'hôtel où je loge, et le soir en dînant il me raconte comment Lamoricière s'est rendu prisonnier à son bord ; il parle du vaincu avec l'exquise indulgence, la générosité et la politesse d'un gentilhomme.

Lamoricière a prématurément vieilli, ses cheveux grisonnent, sa taille est lourde et sa physionomie commune ; il affecte une brusquerie tranchante de *faux bonhomme ;* il a l'outrecuidance de la défaite, il rejette

la sienne sur la fatalité. Il expose avec un orgueil inimaginable ses plans de campagne et les justifie; il n'a point vaincu, mais il devait vaincre; des voyageurs qui arrivent par le bateau à vapeur des messageries impériales françaises, ont la veille déposé le général à Civita-Vecchia; ils ont constaté sa superbe; il a été relâché sur parole; il s'en retourne à Rome.

L'amiral Persano, le soir même de son arrivée à Naples, se rendit à Caserte pour y voir Garibaldi; il le trouva endormi sur son lit-de-camp, dans le modeste entresol qu'il habite dans l'aile droite du palais. Conquérant de deux royaumes, il ne veut pas même d'une chambre d'honneur dans les résidences royales; trois de ses officiers dormaient aussi dans l'antichambre. Ils se levèrent pour introduire l'amiral auprès du Dictateur. Ces deux grands citoyens de l'Italie libre concertèrent ensemble un plan d'attaque et décidèrent le blocus de Gaëte. Mais quelques jours après nous apprîmes que les puissances s'opposaient à ce blocus et que l'amiral français, en croisière devant Gaëte, était allé à la tête de son état-major rendre visite au roi François II.

En dehors de sa célébrité, l'amiral Persano plaît et attire; il est grand et svelte, sa figure est distinguée,

sa physionomie est expansive, ses yeux petillent d'esprit, il parle le plus pur français; marié à une charmante Anglaise, il a un fils unique de dix-sept ans, qui est le portrait vivant de sa mère et qui déjà est le lieutenant de son père.

Ce ne sont pas seulement des troupes piémontaises qui sont débarquées à Naples durant cette première quinzaine d'octobre. Le 14, un dimanche au matin, le rivage de Sainte-Lucie a retenti du chant national anglais. Les vieux murs du *château de l'Œuf* ont été ébranlés par le *God save the queen :* quinze cents Anglais, beaux, grands, robustes, irréprochables de tenue, venaient compléter le régiment du valeureux colonel Pear; ils portaient l'éclatant uniforme garibaldien rehaussé de broderies d'or. Dans leurs rangs se trouvent un fils de lord Seymour, un fils de lady Campbell et le jeune Alfred Bliman de Monteiro. Italien par sa mère, Anglais par son père, ce hardi volontaire s'est vaillamment battu à Milazzo, à Mélito et à Reggio.

Le lendemain de son débarquement, la légion anglaise partit pour Caserte et alla camper sous les hauteurs de San-Angelo; le jour suivant, elle recevait le baptême de sang.

Cependant M. de Villamarina s'était rendu auprès du

roi Victor-Emmanuel, pour hâter son arrivée à Naples. Quand le roi l'aperçut, il lui dit en riant :

— « Eh bien ! donc, le 1er octobre, sans mon consentement, vous avez envoyé nos soldats au feu ?

— « Ai-je donc si mal fait, Sire ! repliqua le marquis.

— « Oh ! pour cela, non, repartit le roi énergiquement, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas m'être trouvé là pour les commander. »

La persistance du roi de Gaëte à ensanglanter le pays nécessitait pour en finir la jonction des deux armées. Le brave colonel Cattubeni, fait prisonnier par les royaux dans la terrible journée de Cajazzo, fut échangé, le 10 octobre, contre un prisonnier de l'armée bourbonienne. Le 15, il me fit visite et m'assura que le roi François II avait encore une armée de cinquante à soixante mille hommes. Mais incessamment une attaque générale et victorieuse se prépare sur toutes les lignes, du côté des Italiens. Cialdini va surprendre l'ennemi par derrière, tandis que Garibaldi le harcèle par devant.

Toutes les forces de l'Italie, toutes ses capacités, l'intelligence et l'action, se confondent dans une entente parfaite pour le triomphe de l'indépendance et de la liberté. On fait taire toutes les vanités, les griefs et les

intérêts particuliers; on ne se préoccupe que du bien du pays, de sa moralité, de sa gloire; les uns sur le champ de bataille, les autres dans l'arène de la politique. Tandis que la grandeur d'âme du roi et celle de Garibaldi éclatent à la tête des armées, la même grandeur d'âme se révèle en M. de Cavour, dans les deux mémorables discours qu'il a prononcés devant les deux chambres. Ces hardies et rassurantes paroles ont été la surprise et l'admiration du monde, comme elles le seront de l'histoire; quelle habileté, quel patriotisme, quelle sérénité dans ce grand esprit!

Honte à ceux qui, ne comprenant pas ce que cette heure a de solennel et de décisif pour l'Italie, osent tenter de semer le soupçon et la division entre ces nobles cœurs et ces intelligences généreuses! c'est méconnaître l'intervention de Dieu même qui, successivement, s'est manifestée dans l'apparition de ces hommes suscités pour concourir, avec leur foi, leur dévouement et leur martyre, à la résurrection de l'Italie. Hommage à tous ceux qui ont participé à l'œuvre immortelle, hommage aux victimes du Spielberg, hommage à Mazzini, hommage à Menotti, hommage à Santa-Rosa! hommage à ce roi qui, mort dans l'exil et sur un lit de cendre, a légué à son fils la réalisation

d'un rêve trahi, remords de sa jeunesse; hommage à Cavour qui, le premier, introduisit dans les conseils des souverains de l'Europe le germe vivace des droits de son pays! ce germe a poussé, il a grandi, il s'est fait colosse, il vit, il combat, il triomphe, il parle haut au monde surpris. Hommage à Manin qui, en mourant, a dit à Venise : « Fille soumise, confonds-toi à la patrie commune! » Hommage à Farini, qui a groupé trois provinces au giron de la mère-patrie! Hommage à Ricasoli, qui a voulu que la Toscane fût la grâce et la poésie de l'Italie guerrière!

Hommage aux cités et aux provinces qui vaillamment ont brisé leurs fers! à Pérouse, à Ancône, aux Marches et à l'Ombrie. Hommage à Rome, qui attend et espère, et par dessus tout hommage au libérateur de deux royaumes! hommage au téméraire, au pur, au simple, au juste, à l'inspiré, hommage à Garibaldi! hommage au héros en qui l'âme du peuple italien s'incarne. Hommage enfin au roi, lien et couronnement de ce faisceau formidable, au roi, force et majesté visible de la nation, et garant de ses destinées devant le monde!

O Italie! ne permets pas qu'on touche à un seul des glorieux rameurs de ton arche sainte, ne souffre pas

qu'ils s'insultent ou se méconnaissent entre eux, n'imite pas la faiblesse fatale de la France, où les désastres ont suivi les divisions, où l'étouffement de la liberté a suivi la licence. Sois comme la jeune Amérique de Franklin et de Washington, unie et digne, reconnaissante et respectueuse envers ceux qui t'ont fait revivre et t'ont rétablie à ta place, ô reine du Monde !

V.

Il était fort difficile et presque impossible de visiter un lendemain de combat les avant-postes de l'armée italienne; D'ailleurs, j'ai dit dans quel but je m'étais rendue deux fois à Caserte et à Sainte-Marie, je n'avais pu aller plus loin et il me restait une immense curiosité de voir San-Angelo, ce petit village autrefois si paisible et qui depuis un mois avait été le théâtre de tant de luttes sanglantes. Que de vaillants étaient tombés dans ses ravins et dans ses champs d'oliviers.

Nous étions arrivés au 20 octobre, c'est-à-dire à la veille du vote du plébiscite; depuis quelques jours une sorte de mollesse se faisait sentir dans l'attaque et la défense de Capoue, il n'y avait plus de part et d'autre

que de légères escarmouches, les bataillons de Garibaldi semblaient attendre, pour frapper un coup décisif, l'arrivée des troupes royales conduites par Victor-Emmanuel, le vote populaire était comme la consécration de l'accord de ces deux armées qui allaient se confondre. Je profitai de cette espèce de suspension d'armes pour aller coucher à Caserte le samedi 20 octobre. Trois voyageurs qui logeaient dans le même hôtel que moi, devaient me rejoindre en voiture le jour suivant dans la matinée et me conduire aux avant-postes, je savais que tous mes amis officiers de Garibaldi étaient consignés pour le vote du lendemain et ne pourraient quitter Caserte.

J'étais montée dans le seul wagon de première classe du départ de deux heures, lorsque je m'aperçus qu'il était complétement plein. M. Alfred Bliman de Monteiro, qui était au nombre des voyageurs, se leva, me donna sa place et s'assit sur une sacoche d'argent; c'était la paie du régiment anglais que ce jeune officier venait de retirer au ministère de la guerre et qu'il allait porter au quartier de San-Angelo.

Je me trouvai placée à côté d'un colonel polonais qui sert dans l'armée de Garibaldi et qui se rendait aux avant-postes de Sainte-Marie; il avait fait ses premières

armes sous le brave général Pettition dont le souvenir l'enflammait encore dans les batailles présentes; je lui parlai des deux charmantes filles du glorieux général, qui avaient entouré sa vieillesse de tant de tendresse, d'esprit et de poésie. Le colonel me fit remarquer dans un angle du wagon une dame enveloppée d'un grand burnous de soie noire, son visage avait une expression sévère et triste, ses traits réguliers étaient encadrés de boucles soyeuses et blanches.

M'entendant causer en français avec le colonel, elle me demanda dans la même langue quelques renseignements. C'était lady Dorothea Campbell; j'ai déjà nommé son fils en parlant de la légion anglaise; il était arrivé un des premiers et avait rejoint Garibaldi dès le commencement du siége de Capoue. Alors sa mère, comme pour le sauvegarder par son amour, avait quitté Londres, ses habitudes de luxe et de confort, et était venue s'établir à Naples. Chaque semaine, elle allait au camp porter à son fils de quoi se nourrir et se vêtir. Je fus profondément touchée à l'aspect de cette grande dame à qui le dévouement maternel faisait oublier l'extrême fatigue et parfois le danger de ces excursions. Ce jour-là, elle craignait avec raison de ne pas trouver à Caserte une voiture qui la conduisit à San-Angelo le

soir même. Je lui présentai M. Bliman de Monteiro. Il se rendait justement au quartier des Anglais, et il offrit à lady Campbell une place dans sa voiture. En me séparant de lady Campbell, je convins avec elle que je l'attendrais le soir, à neuf heures, devant la grande porte du palais, et que si elle ne pouvait retourner coucher à Naples, elle partagerait ma chambre.

Le palais était devenu presque désert. Les grilles en étaient closes, les cours tranquilles. Ce n'était plus ce désordre accidenté et ce bruit d'armes d'un bivouac que j'y avais trouvé après les combats du 1er et du 2 octobre. Je dormis d'un sommeil paisible, et le lendemain, à l'heure fixée d'avance entre nous, je rencontrai, dans l'une des salles du palais, trois de mes compagnons de table à l'hôtel, avec lesquels je devais me rendre au camp. Je montai dans la voiture qui venait d'amener ces messieurs, et nous parcourûmes ensemble Caserte en fête pour le vote du plébiscite : les gardes nationaux, bannières déployées et musique en tête, défilaient dans les rues; les fenêtres étaient pavoisées; mais ce qui décorait et égayait surtout la petite ville, c'étaient les lignes de soldats garibaldiens, précédés de leurs officiers en grande tenue, qui allaient voter en chantant leur hymne de combat. Nous vîmes passer à

cheval le valeureux colonel Spangaro, de Milan, entouré d'un brillant état-major. L'un de mes trois compagnons de voyage était l'ami du colonel ; il me le présenta. Je fus heureuse de serrer la main de ce brave, qui s'était héroïquement battu dans la terrible journée du 1er octobre, et qui avait mérité les paroles suivantes dans un ordre du jour de Garibaldi : « Je suis bien « content de vous, de vos officiers et de vos soldats ; « une grande part de la gloire de cette journée est due « à votre courage et à l'amour que vous portez à la « cause de l'Italie. »

Le colonel nous engagea à dîner pour le retour de notre excursion à San-Angelo. Comme nous quittions le colonel, Garibaldi, qui se rendait à Naples, passa en voiture auprès de nous ; à sa droite était assis son vieil ami Gusmeroli, ombre protectrice et pour ainsi dire rempart du grand homme ; il lui ressemble un peu ; on dirait son père. Nous échangeâmes un salut amical, auquel le Dictateur s'associa par un signe grave de sa tête pensive.

Munis d'un sauf-conduit pour les avant-postes, nous traversâmes rapidement Santa-Maria, que j'avais vue si triste le 3 octobre. Comme Caserte, ce village était en fête et votait le plébiscite.

Ces messieurs avaient rempli les caissons de la voiture de cigares et de bouteilles de vin, de viandes froides et de fruits destinés aux soldats et aux officiers, car au bivouac on ne dédaigne point ces attentions du hasard. Nous fîmes notre première distribution en sortant de Sainte-Marie à des soldats d'infanterie piémontaise, fumant au soleil, assis sur la paille qui leur avait servi de lit la nuit. — Aussitôt, comme pour nous remercier, un brigadier détacha d'un mur de clôture un petit imprimé, qu'il nous présenta au bout de sa baïonnette : c'était une dépêche télégraphique du général Cialdini, qui annonçait une défaite des royaux. Le vainqueur de Lamoricière venait de faire prisonnier un général et huit cents soldats bourboniens.

Nous étions partis par une journée magnifique; tous les rayonnements du ciel de Naples étaient répandus sur une campagne encore verte. La voiture suivait une large route sablée et bordée, à droite et à gauche, par des champs d'oliviers séculaires.

Les arbres de droite s'échelonnaient jusque sur les premiers plans de hautes montagnes qui découpent dans les airs leurs crêtes superbes. Les légions anglaises campaient à gauche, près d'une maison blanche. Nous trouvâmes d'abord à droite un détachement d'infante-

rie piémontaise, puis un autre de bersaglieri, et enfin le bataillon d'artillerie commandé par le capitaine Savio. Justement il était là debout au milieu des canons épars et donnant quelques ordres. Il fut très-étonné en m'apercevant. Je le trouvai maigri et pâli. Ce n'était pas seulement vingt-trois jours de bivouac qui l'avaient ainsi changé. Son frère, son compagnon et son ami, avait été tué au siége d'Ancône; il était mort dans une action héroïque que tous les journaux avaient constatée. Mais qu'est la gloire (la gloire, hélas! passagère) pour compenser les affections qui sont une part de notre vie même et que le sort brise tout à coup? Contre de pareilles douleurs il n'y a pour le soldat que le mouvement de la guerre, et pour l'artiste que l'étourdissement du labeur de la pensée. Je serrai la main du capitaine Savio, et, pour le distraire un moment de ce malheur si grand, je l'engageai à nous accompagner sur les hauteurs de San-Angelo, couronnées par plusieurs batteries de canons. Il me répondit qu'il nous rejoindrait bientôt. Nous quittâmes le campement des artilleurs en y laissant quelques bouteilles de vin, des cigares et des fruits.

La voiture tourna à droite, dans une espèce de gorge, et nous conduisit jusqu'aux premières maisons du pe-

tit village de San-Angelo, presque entièrement abandonné de ses habitants : les plus vieux et les plus jeunes étaient seuls restés dans les masures les moins exposées. Quelques petits mendiants sortaient des portes et des broussailles pour nous demander l'aumône ; une vieille femme au chef branlant et aux cheveux emmêlés et jaunâtres comme le chanvre de sa quenouille, filait au soleil, sous un figuier. La voiture dut s'arrêter devant la petite église close du hameau, où nous prîmes un guide pour nous conduire sur les hauteurs, en suivant des sentiers presque impraticables. Il y avait une autre route plus large par laquelle la voiture pouvait se rendre jusqu'aux derniers plateaux du roc. Cette route avait été frayée par les artilleurs ; l'étroit sentier que nous suivions l'avait été par les chevriers. Nous venions de dépasser une maison blanche un peu plus grande que les autres misérables habitations de ce village : c'est de cette maison que Garibaldi dirigeait chaque jour les opérations du siége et pointait sa lunette sur Capoue.

Nous poursuivions notre marche haletante, quand je vis venir à nous, à travers rocs, le capitaine Savio monté sur un cheval fougueux. L'animal s'élança avec dextérité jusqu'à nous ; mais tout à coup il se cabra et

sembla vouloir se précipiter dans l'abîme qui bordait le sentier où nous marchions. Déjà ses deux sabots de devant se levaient dans le vide; c'en était fait du capitaine Savio, si son admirable sang-froid ne l'avait pas sauvé; il se rejeta lestement du côté du sentier que nous suivions, puis il aida le guide à remettre le cheval sur ses pieds. Comme je le complimentais de sa présence d'esprit, il me dit avec un mélancolique sourire : « Quoi d'étonnant, Madame? nous vivons en compagnie habituelle de la mort et du danger, et nous devons les traiter cavalièrement. Tenez, ajouta-t-il, nous voici précisément arrivés à l'endroit où commença l'attaque des royaux, le 1^er^ octobre. Garibaldi était parti, avant le jour, de Caserte et m'avait fait asseoir près de lui dans sa voiture, continua le capitaine Savio. Nous étions suivis d'un détachement de garibaldiens et de mes vingt artilleurs conduisant quatre batteries. L'aube blanchissait comme nous franchissions la côte de San-Angelo. Nous n'apercevions pas les royaux embusqués dans les ravins et sous les arbres : tout à coup une décharge nourrie nous révéla leur présence. Nous nous élançâmes tous de voiture l'épée à la main, Garibaldi le premier et le plus rapide de tous. Pour ranimer les soldats, il criait : *Vive l'Italie et vive*

Garibaldi! Il savait que son nom magique faisait reculer l'ennemi et centuplait la force des siens. Les morts tombaient des deux côtés : ces pierres et ces broussailles qui sont là devant vous en étaient jonchées. Nous nous battions en chancelant sur les pentes glissantes, comme des hommes ivres, et en effet nous étions ivres de la frénésie acharnée des combats ; c'était une lutte souvent corps à corps où l'on s'étreignait pour s'étouffer. Mes artilleurs avaient pointé leurs quatre pièces et faisaient des trouées profondes dans les rangs ennemis. Bientôt la bataille devint générale sur toutes les lignes. Le reste de l'artillerie arriva. Les bersaglieri et l'infanterie piémontaise renforcèrent les régiments garibaldiens. »

Tandis que le capitaine Savio me racontait le début de cette journée sanglante, nous parvenions au sommet de la montagne. Sur le plus haut mamelon étaient encore quatre canons piémontais ; les artilleurs, penchés sur leurs pièces, lançaient des obus sur la rive droite du Volturne encore occupée par les royaux. La rive gauche du fleuve se contournait au-dessous de nous au pied des rocs. Les soldats royaux, abrités derrière une grande ferme, ripostaient aux artilleurs piémontais. Plusieurs bombes vinrent s'abattre à quelques pas de nous. Nous

dominions toute la vaste plaine où Capoue est située. Nous voyions les dômes, les édifices, les maisons, les jardins, les terrasses de la ville gracieuse groupée au bord du Volturne. A l'horizon s'étendait la mer bleue qui se confondait presque avec le ciel. A gauche, au dernier plan, se dessinait un grand roc qui s'avançait en pointe sur le rivage de la mer. C'est là qu'est Gaëte, dernier antre de la tyrannie expirante. La plaine que mon regard embrassait était fraîche et riante, toute parsemée de villas et de petits hameaux.

Les dévastations commises par les royaux ne s'apercevaient point à distance. Les pièces d'artillerie continuaient à tirer d'une rive à l'autre. Je touchais aux canons piémontais chauds et fumants encore. Le temps était splendide, la vie partout; je ne sais pourquoi par cette belle journée ce jeu guerrier ne m'effrayait point. Il me semblait que ces obus ne pouvaient m'atteindre, et d'ailleurs en eussé-je été frappée, cette mort m'eût paru moins sombre que la mort à Paris, par un temps de brouillard. Mourir en pleine lumière est mon vœu le plus fervent. Je sens de plus en plus mon origine grecque. Cependant si une grande bataille s'était tout à coup livrée dans cette plaine, au-dessous de moi; si elle s'était couverte instantanément de cadavres, la

beauté du ciel et la splendeur de la nature m'auraient semblé une dérision de l'inconnu, l'implacable inconnu..... J'aurais voulu rester jusqu'à la nuit sur ces hauteurs, et y voir l'effet de la lueur et du bruit des bombes dans l'obscurité.

Mais le dîner du colonel Spangaro nous attendait; nous descendîmes par la route large et praticable aux voitures dont j'ai parlé, et nous fîmes un détour à gauche pour visiter la petite église de San-Angelo. Comme nous en approchions, nous entendîmes des gémissements; nous entrâmes et nous vîmes trois soldats anglais blessés, oubliés depuis vingt-quatre heures dans la nef abandonnée. Mes compagnons de route les ranimèrent avec un peu d'excellent vin et leur laissèrent des fruits pour étancher leur soif; leurs blessures n'étaient pas graves, et ils nous dirent : au revoir ! avec confiance. Nous nous séparâmes à regret du capitaine Savio et nous remontâmes en voiture.

Le dîner du colonel Spangaro fut charmant; il y avait parmi ses hôtes le commissaire de guerre Marinoni, dont l'esprit vif et la bienveillance cordiale résistent à toutes les fatigues de la vie des camps; puis l'aide de camp du colonel, un officier polonais dont la distinction me frappa, dont le nom m'échappe; citadin

de Paris avant qu'il ne fût soldat de l'indépendance, il a connu toutes nos élégances parisiennes ; nos salons, nos théâtres et ce luxe sans frein dont l'extension toujours croissante absorbe tout idéal et immobilise le cœur et l'esprit. Le jeune officier polonais convenait avec moi que le spectacle que nous donne en ce moment l'Italie est plus grand, plus sain, plus émouvant que toutes les merveilles et toutes les curiosités matérielles dont Paris est devenu le centre.

Le colonel Spangaro a une tête expressive et belle qui porte la noble empreinte de ses sentiments habituels. Nous le quittâmes en emportant la promesse de sa visite à Naples.

Il était neuf heures quand nous partîmes de Caserte. La voiture, plus rapide que les locomotives en désarroi, glissa dans la grande avenue royale en face du palais. Cette avenue avait quelque chose de féerique, à la lueur d'une de ces nuits d'Italie qui projettent sur la nature une teinte à la fois nacrée et irisée. Jusqu'à Naples l'ancienne route royale est superbe ; elle offre tout à coup des coins de paysages où l'on voudrait vivre ; des villas capricieusement situées ; des pins en parasol groupés comme dans un décor de théâtre ; des rochers couverts de la plus riche végétation.

Nous rentrâmes à Naples du côté de *Capo di Monte*; tous les monuments comme toutes les rues, étaient illuminés, des bandes joyeuses parcouraient la ville, portait des drapeaux, des torches et les bustes couronnés de laurier de Garibaldi et de Victor-Emmanuel; c'était la célébration du vote du plébiscite, de cet imposant assentiment populaire qui ne fait plus de l'Italie qu'un seul corps robuste et puissant.

VI.

Naples, 10 novembre.

Mon excursion à San-Angelo me donna l'idée d'aller visiter le Vésuve. Je remettais chaque jour cette ascension, devenue de plus en plus difficile depuis la dernière irruption du cratère. Mais, après avoir gravi jusqu'au sommet de San-Angelo et vu tomber les bombes à côté de moi, il me sembla que j'étais aguerrie; puis je trouvais une sorte de joie féminine, tandis que la guerre était là près de nous, à prendre aussi ma part volontaire de fatigue et peut-être de danger. Ce n'est pas ici la place d'une longue description de ce si-

nistre et sublime océan de lave aux vagues durcies, plus effrayant et plus sombre que la mer mouvante soulevée par un jour de tempête dans le golfe voisin ; je dirai seulement avec rapidité les impressions terribles qui m'assaillirent durant mon passage à travers ces solitudes, où l'idée de la fin violente de la terre et des êtres vous heurte à chaque pas ; ces impressions étaient comme l'écho et le complément de celles que j'avais ressenties le lendemain des combats meurtriers livrés autour de Capoue. A mesure que je m'élevais sur les cascades pétrifiées en vacillant sur un cheval qui bronchait, je pensais à l'assaut d'énormes fortifications qui défendraient une ville inexpugnable. Derrière moi la baie de Naples, paisible et irisée, s'illuminait des feux du soleil couchant ; les îles et les campagnes des deux rives, souriant sous la lumière qui les caressait. C'était bien la beauté calme et l'inerte indifférence de la nature en face d'une bataille sanglante : qu'importe à la terre la destruction et la mort ?

Parfois je tournais la tête pour regarder le golfe et j'étais ravie ; je poursuivais mon escalade, haletante, et soudain la fantasmagorie d'une mêlée acharnée au milieu des décombres fumants de rocs et de murailles me revenait à l'esprit ; au lieu d'aller lentement et en hési-

tant, ainsi que ma tranquille monture, les chevaux furieux comme les combattants se précipitaient et s'élançaient, naseaux ouverts, crins hérissés; leurs blessures ne les arrêtaient pas plus qu'elles n'arrêtaient les hommes; les animaux piétinaient sur les mourants qui, à leur tour, piétinaient sur eux; les derniers cris des expirants se confondaient au hennissement d'agonie des bêtes. Cependant les plus forts, les plus heureux, les prédestinés du hasard montaient toujours, traversant des flots de sang et des montagnes de chairs déchirées; ils parvenaient enfin devant la ville conquise, ville merveilleuse trônant sur ces hauteurs formidables. Mais, comme ils arrivaient triomphants, embouchant les trompettes et sonnant les fanfares, tout à coup la ville prise devenait flamme, ses maisons alignées en rues, ses terrasses, ses dômes, ses péristyles, ses aquéducs, ses arcs de triomphe, ses pyramides et ses colonnes vacillaient dans un embrasement général; les arbres des jardins et des avenues petillaient et dessinaient dans l'air sombre leur feuillage lumineux; au lieu d'eau, les fontaines versaient du feu, et les vainqueurs eux-mêmes en entrant dans cette cité qui brûlait de toutes parts, devenaient des charbons ardents, s'amoncelaient et s'agitaient un moment sous les por-

tiques, puis chancelant allaient s'engloutir dans l'immense fournaise.

Mais ce n'était pas là une vision qui me poursuivait ; c'était une réalité superbe et terrible, à laquelle je touchais. En s'échappant des crevasses du volcan, les caprices de la lave décrivaient en effet devant moi cette vaste cité incendiée que je peuplais d'assaillants et d'assiégés. On eût dit la Rome de Néron se consumant dans la nuit ! Quels tours majestueuses, quels remparts énormes ! quels temples ! quels forums ! quels cirques ! ils brûlaient sans trève, et pourtant ils restaient entiers et debout, n'allaient-ils pas tout à coup s'effondrer et tomber en cendres? Par quel miracle cette ville enflammée durait-elle toujours? N'était-elle pas là l'emblême de la destruction et de la guerre par qui tout meurt, et qui se perpétuent de siècle en siècle? « La vie naît de la mort, » a dit Platon.

On croirait qu'un souffle intelligent circule dans cette cité que modèle la lave ; elle se conserve intacte comme l'amiante qu'aucun feu ne peut dissoudre. Cependant elle est déserte, où donc sont cachés les vainqueurs et les vaincus ? Où sont tombés les combattants qui l'ont prise d'assaut? Cherchons ! cherchons ! leur tombe est peut-être dans ce dernier fort titanique qui

gronde et tonne sur ma tête. A mon tour, je monte à l'escalade ; j'entends comme une artillerie souterraine et formidable qui retentit au-dessus de moi; je gravis jusqu'au cratère. Altérée d'inconnu et d'infini, j'appuie mes lèvres au bord de l'immense bouche qui flamboie; je suis enveloppée par la fumée brûlante, diaprée de quelques jets lumineux. Les clameurs incommensurables de l'abîme montent vers moi; ce sont des détonations qui s'enroulent comme feraient les jeux de voix d'un géant. Je crois entendre dans cette rumeur sans trève tous les gémissements et toutes les plaintes des héros inconnus morts pour la liberté. Le vertige de l'abîme me saisit et m'attère; je m'en détourne avec épouvante; mes lèvres desséchées se soulèvent, elles se tendent aux étoiles et aspirent l'air froid de la nuit. Au bas d'un des versants extérieurs du cratère, j'aperçois des solitudes immenses séparées du reste du monde par des montagnes de lave (1). Je m'y précipite à travers les cendres qui s'éboulent sur moi comme pour m'ensevelir. Là pas un murmure humain ne parvient; je crois marcher dans le vaste et sévère cimetière de

(1) Cette chaîne de montagnes se nomme la *Somma;* elle fut formée par la lave, lors de l'ensevelissement d'Herculanum et de Pompéï.

Garibaldi ! Il savait que son nom magique faisait reculer l'ennemi et centuplait la force des siens. Les morts tombaient des deux côtés : ces pierres et ces broussailles qui sont là devant vous en étaient jonchées. Nous nous battions en chancelant sur les pentes glissantes, comme des hommes ivres, et en effet nous étions ivres de la frénésie acharnée des combats ; c'était une lutte souvent corps à corps où l'on s'étreignait pour s'étouffer. Mes artilleurs avaient pointé leurs quatre pièces et faisaient des trouées profondes dans les rangs ennemis. Bientôt la bataille devint générale sur toutes les lignes. Le reste de l'artillerie arriva. Les bersaglieri et l'infanterie piémontaise renforcèrent les régiments garibaldiens. »

Tandis que le capitaine Savio me racontait le début de cette journée sanglante, nous parvenions au sommet de la montagne. Sur le plus haut mamelon étaient encore quatre canons piémontais ; les artilleurs, penchés sur leurs pièces, lançaient des obus sur la rive droite du Volturne encore occupée par les royaux. La rive gauche du fleuve se contournait au-dessous de nous au pied des rocs. Les soldats royaux, abrités derrière une grande ferme, ripostaient aux artilleurs piémontais. Plusieurs bombes vinrent s'abattre à quelques pas de nous. Nous

dominions toute la vaste plaine où Capoue est située. Nous voyions les dômes, les édifices, les maisons, les jardins, les terrasses de la ville gracieuse groupée au bord du Volturne. A l'horizon s'étendait la mer bleue qui se confondait presque avec le ciel. A gauche, au dernier plan, se dessinait un grand roc qui s'avançait en pointe sur le rivage de la mer. C'est là qu'est Gaëte, dernier antre de la tyrannie expirante. La plaine que mon regard embrassait était fraîche et riante, toute parsemée de villas et de petits hameaux.

Les dévastations commises par les royaux ne s'apercevaient point à distance. Les pièces d'artillerie continuaient à tirer d'une rive à l'autre. Je touchais aux canons piémontais chauds et fumants encore. Le temps était splendide, la vie partout; je ne sais pourquoi par cette belle journée ce jeu guerrier ne m'effrayait point. Il me semblait que ces obus ne pouvaient m'atteindre, et d'ailleurs en eussé-je été frappée, cette mort m'eût paru moins sombre que la mort à Paris, par un temps de brouillard. Mourir en pleine lumière est mon vœu le plus fervent. Je sens de plus en plus mon origine grecque. Cependant si une grande bataille s'était tout à coup livrée dans cette plaine, au-dessous de moi; si elle s'était couverte instantanément de cadavres, la

beauté du ciel et la splendeur de la nature m'auraient semblé une dérision de l'inconnu, l'implacable inconnu..... J'aurais voulu rester jusqu'à la nuit sur ces hauteurs, et y voir l'effet de la lueur et du bruit des bombes dans l'obscurité.

Mais le dîner du colonel Spangaro nous attendait; nous descendîmes par la route large et praticable aux voitures dont j'ai parlé, et nous fîmes un détour à gauche pour visiter la petite église de San-Angelo. Comme nous en approchions, nous entendîmes des gémissements; nous entrâmes et nous vîmes trois soldats anglais blessés, oubliés depuis vingt-quatre heures dans la nef abandonnée. Mes compagnons de route les ranimèrent avec un peu d'excellent vin et leur laissèrent des fruits pour étancher leur soif; leurs blessures n'étaient pas graves, et ils nous dirent : au revoir ! avec confiance. Nous nous séparâmes à regret du capitaine Savio et nous remontâmes en voiture.

Le dîner du colonel Spangaro fut charmant; il y avait parmi ses hôtes le commissaire de guerre Marinoni, dont l'esprit vif et la bienveillance cordiale résistent à toutes les fatigues de la vie des camps; puis l'aide de camp du colonel, un officier polonais dont la distinction me frappa, dont le nom m'échappe; citadin

de Paris avant qu'il ne fût soldat de l'indépendance, il a connu toutes nos élégances parisiennes ; nos salons, nos théâtres et ce luxe sans frein dont l'extension toujours croissante absorbe tout idéal et immobilise le cœur et l'esprit. Le jeune officier polonais convenait avec moi que le spectacle que nous donne en ce moment l'Italie est plus grand, plus sain, plus émouvant que toutes les merveilles et toutes les curiosités matérielles dont Paris est devenu le centre.

Le colonel Spangaro a une tête expressive et belle qui porte la noble empreinte de ses sentiments habituels. Nous le quittâmes en emportant la promesse de sa visite à Naples.

Il était neuf heures quand nous partîmes de Caserte. La voiture, plus rapide que les locomotives en désarroi, glissa dans la grande avenue royale en face du palais. Cette avenue avait quelque chose de féerique, à la lueur d'une de ces nuits d'Italie qui projettent sur la nature une teinte à la fois nacrée et irisée. Jusqu'à Naples l'ancienne route royale est superbe ; elle offre tout à coup des coins de paysages où l'on voudrait vivre ; des villas capricieusement situées ; des pins en parasol groupés comme dans un décor de théâtre ; des rochers couverts de la plus riche végétation.

Nous rentrâmes à Naples du côté de *Capo di Monte*; tous les monuments comme toutes les rues, étaient illuminés, des bandes joyeuses parcouraient la ville, portait des drapeaux, des torches et les bustes couronnés de laurier de Garibaldi et de Victor-Emmanuel; c'était la célébration du vote du plébiscite, de cet imposant assentiment populaire qui ne fait plus de l'Italie qu'un seul corps robuste et puissant.

VI.

Naples, 10 novembre.

Mon excursion à San-Angelo me donna l'idée d'aller visiter le Vésuve. Je remettais chaque jour cette ascension, devenue de plus en plus difficile depuis la dernière irruption du cratère. Mais, après avoir gravi jusqu'au sommet de San-Angelo et vu tomber les bombes à côté de moi, il me sembla que j'étais aguerrie; puis je trouvais une sorte de joie féminine, tandis que la guerre était là près de nous, à prendre aussi ma part volontaire de fatigue et peut-être de danger. Ce n'est pas ici la place d'une longue description de ce si-

nistre et sublime océan de lave aux vagues durcies, plus effrayant et plus sombre que la mer mouvante soulevée par un jour de tempête dans le golfe voisin ; je dirai seulement avec rapidité les impressions terribles qui m'assaillirent durant mon passage à travers ces solitudes, où l'idée de la fin violente de la terre et des êtres vous heurte à chaque pas ; ces impressions étaient comme l'écho et le complément de celles que j'avais ressenties le lendemain des combats meurtriers livrés autour de Capoue. A mesure que je m'élevais sur les cascades pétrifiées en vacillant sur un cheval qui bronchait, je pensais à l'assaut d'énormes fortifications qui défendraient une ville inexpugnable. Derrière moi la baie de Naples, paisible et irisée, s'illuminait des feux du soleil couchant ; les îles et les campagnes des deux rives, souriant sous la lumière qui les caressait. C'était bien la beauté calme et l'inerte indifférence de la nature en face d'une bataille sanglante : qu'importe à la terre la destruction et la mort ?

Parfois je tournais la tête pour regarder le golfe et j'étais ravie ; je poursuivais mon escalade, haletante, et soudain la fantasmagorie d'une mêlée acharnée au milieu des décombres fumants de rocs et de murailles me revenait à l'esprit ; au lieu d'aller lentement et en hési-

tant, ainsi que ma tranquille monture, les chevaux furieux comme les combattants se précipitaient et s'élançaient, naseaux ouverts, crins hérissés; leurs blessures ne les arrêtaient pas plus qu'elles n'arrêtaient les hommes; les animaux piétinaient sur les mourants qui, à leur tour, piétinaient sur eux; les derniers cris des expirants se confondaient au hennissement d'agonie des bêtes. Cependant les plus forts, les plus heureux, les prédestinés du hasard montaient toujours, traversant des flots de sang et des montagnes de chairs déchirées; ils parvenaient enfin devant la ville conquise, ville merveilleuse trônant sur ces hauteurs formidables. Mais, comme ils arrivaient triomphants, embouchant les trompettes et sonnant les fanfares, tout à coup la ville prise devenait flamme, ses maisons alignées en rues, ses terrasses, ses dômes, ses péristyles, ses aquéducs, ses arcs de triomphe, ses pyramides et ses colonnes vacillaient dans un embrasement général; les arbres des jardins et des avenues petillaient et dessinaient dans l'air sombre leur feuillage lumineux; au lieu d'eau, les fontaines versaient du feu, et les vainqueurs eux-mêmes en entrant dans cette cité qui brûlait de toutes parts, devenaient des charbons ardents, s'amoncelaient et s'agitaient un moment sous les por-

tiques, puis chancelant allaient s'engloutir dans l'immense fournaise.

Mais ce n'était pas là une vision qui me poursuivait ; c'était une réalité superbe et terrible, à laquelle je touchais. En s'échappant des crevasses du volcan, les caprices de la lave décrivaient en effet devant moi cette vaste cité incendiée que je peuplais d'assaillants et d'assiégés. On eût dit la Rome de Néron se consumant dans la nuit ! Quels tours majestueuses, quels remparts énormes ! quels temples ! quels forums ! quels cirques ! ils brûlaient sans trève, et pourtant ils restaient entiers et debout, n'allaient-ils pas tout à coup s'effondrer et tomber en cendres? Par quel miracle cette ville enflammée durait-elle toujours? N'était-elle pas là l'emblême de la destruction et de la guerre par qui tout meurt, et qui se perpétuent de siècle en siècle? « La vie nait de la mort, » a dit Platon.

On croirait qu'un souffle intelligent circule dans cette cité que modèle la lave ; elle se conserve intacte comme l'amiante qu'aucun feu ne peut dissoudre. Cependant elle est déserte, où donc sont cachés les vainqueurs et les vaincus ? Où sont tombés les combattants qui l'ont prise d'assaut? Cherchons ! cherchons ! leur tombe est peut-être dans ce dernier fort titanique qui

gronde et tonne sur ma tête. A mon tour, je monte à l'escalade ; j'entends comme une artillerie souterraine et formidable qui retentit au-dessus de moi ; je gravis jusqu'au cratère. Altérée d'inconnu et d'infini, j'appuie mes lèvres au bord de l'immense bouche qui flamboie ; je suis enveloppée par la fumée brûlante, diaprée de quelques jets lumineux. Les clameurs incommensurables de l'abîme montent vers moi ; ce sont des détonations qui s'enroulent comme feraient les jeux de voix d'un géant. Je crois entendre dans cette rumeur sans trêve tous les gémissements et toutes les plaintes des héros inconnus morts pour la liberté. Le vertige de l'abîme me saisit et m'attère ; je m'en détourne avec épouvante ; mes lèvres desséchées se soulèvent, elles se tendent aux étoiles et aspirent l'air froid de la nuit. Au bas d'un des versants extérieurs du cratère, j'aperçois des solitudes immenses séparées du reste du monde par des montagnes de lave (1). Je m'y précipite à travers les cendres qui s'éboulent sur moi comme pour m'ensevelir. Là pas un murmure humain ne parvient ; je crois marcher dans le vaste et sévère cimetière de

(1) Cette chaîne de montagnes se nomme la *Somma ;* elle fut formée par la lave, lors de l'ensevelissement d'Herculanum et de Pompéï.

tous ceux que la guerre a violemment retranchés de la vie. C'est la tombe superbe et désolée qui convient aux gloires déçues et aux renommées anéanties; où la nature est sans écho, la tristesse des ombres oubliées est moins amère.

Sous les fleurs, les gazons d'un vert tendre et les marbres enjolivés du *Campo Santo* de Naples, en face du golfe étincelant de vie, de joie et de lumière, de ces campagnes qui s'épanouissent en riant, de ces îles qui semblent chanter l'amour, de ces nuits rayonnantes où trône la volupté, que deviendriez-vous, mânes héroïques, vous dont les jours prématurément tranchés furent un constant et stoïque sacrifice !

VII.

Cependant le règne du père de tous ces héros pour qui je rêvais ce sublime cimetière, le règne si pur, si désintéressé, si inouï dans l'histoire, le règne de Garibaldi touche à sa fin. Le 27 octobre, les deux hommes qui, avec un accord merveilleux, ont ressuscité l'Italie, le dictateur et le roi, se rencontrent près du village de *Santa-Agata*. L'armée italienne, en marche depuis plusieurs jours, était arrivée à l'embranchement des deux routes qui viennent de *Venafro* et de *San-Germano*. Le général Della Rocca, en tête d'une colonne, aperçoit un groupe de garibaldiens : on lui dit que le Dictateur est parmi eux. Le général Della Rocca s'approche et presse la main héroïque qui a conquis l'Italie méridionale pour

l'offrir à son roi. Le général annonce à Garibaldi que Victor-Emmanuel s'approche avec le gros de l'armée. Aussitôt le Dictateur monte à cheval et marche à la rencontre du prince élu de l'Italie. Bientôt les deux prédestinés sont face à face : le roi est entouré de son état-major ; Garibaldi de ses fidèles. Victor-Emmanuel, ému, tend la main à son ami. Aussitôt ils s'éloignent ensemble et un peu à l'écart de leur suite ; ils se parlent pendant deux minutes : pas un mot de ce qu'ils se disent n'arrive jusqu'aux assistants. Ainsi donc les paroles et les petits discours plus ou moins politiques et étudiés que leur ont prêtés plusieurs journaux, sont dénués de toute vérité. Après ces deux minutes solennelles de conférence, ils rejoignent l'armée attentive qui s'est un moment arrêtée. Le roi et le héros marchent alors côte à côte, causant familièrement, escortés de leurs officiers et suivis du gros des troupes ; ils vont ainsi jusqu'à Téano.

Les jours suivants, Victor-Emmanuel et le Dictateur, se sont vus souvent à Caserte, à Sainte-Marie et dans les divers villages qui cernent Capoue jusqu'au bord du *Garigliano.*

Le 31 octobre, le Dictateur est venu à Naples pour assister à la bénédiction des drapeaux du régiment

hongrois sur la place de Saint-François-de-Paule. Devant l'église, en face du Palais royal, en vue du Vésuve fumant comme un gigantesque trépied, un autel a été dressé; des drapeaux étincelants de broderies d'or se groupent en faisceaux de chaque côté de l'autel. Ces drapeaux sont l'ouvrage patient des femmes italiennes. On se croirait revenu au moyen âge, au temps où les dames châtelaines brodaient des écharpes et des bannières pour les chevaliers; la fille absente de Garibaldi et la marquise Pallavicini, heureuse femme du noble martyr du Spielberg, sont les deux marraines des drapeaux hongrois. Après la bénédiction des drapeaux, Garibaldi, penché au balcon du Palais de la *Foresteria*, parle au peuple du véritable esprit du christianisme, méconnu par la papauté; l'assistance l'applaudit avec amour, puis s'écoule recueillie emportant l'écho de ses paroles.

Dans l'intérieur du palais, une fête intime continue; le général Türr, le chef vaillant du régiment hongrois, fait asseoir à une table splendide, le Dictateur, son état-major, les principaux officiers hongrois, le marquis et la marquise Pallavicini, le marquis et la marquise Villamarina et quelques dames anglaises. On porte des toasts à l'union de l'Italie libre et de la Hongrie encore

esclave. Dans un élan de lyrisme très-noble, mais un peu chimérique, le général Türr dit à la marquise Villamarina : « Avant un an nous ferons votre roi, roi de Hongrie... »

Garibaldi, pensif et recueilli comme toujours, écoute plus qu'il ne parle, ou plutôt il semble méditer; et selon son habitude regarder en lui-même. Tout à coup la porte de la salle s'ouvre, une mendiante est introduite, c'est une de ces pauvresses des rues de Naples que Garibaldi a prises en amitié. La vieille en haillons s'approche du héros ; elle l'appelle, mon fils, et l'embrasse ; l'homme juste et simple, le vrai chrétien, rend à l'indigente le baiser de paix et d'égalité et dit qu'on lui donne à manger. On croirait voir une scène de l'Évangile.

Après ces agapes de gloire, de liberté et de foi, Garibaldi retourne au camp ; l'apôtre redevient soldat.

Le soir de ce jour on danse chez le général Türr, et nous osons dire que ce bal est de trop dans cette fête. Plusieurs femmes refusent d'y assister, car on se bat et on meurt à l'heure même autour de Capoue et au bord du Garigliano. Il faut toute la passion des Hongrois pour la danse, pour justifier cette frivolité ; justification légère comme cette passion même. Ce n'est là du reste qu'une faiblesse et une puérilité de cette forte race, qui

aime un peu trop la mise en scène de la galanterie, les écharpes brodées et les couronnes tissées par des mains féminines, les anneaux échangés, les serments passionnés et passagers faits aux femmes sur les noms sacrés de patrie et d'honneur ; faconde de soldat, hyperboles chevaleresques rappelant involontairement le Phébus *de Notre-Dame-de-Paris*, mais qu'en somme l'héroïsme dans les combats efface et rachète.

VIII.

Le lendemain, 1er novembre, jour de la Toussaint, il faisait un temps glacé et pluvieux, inusité sous ce beau ciel de Naples. Une bruyante rafale soufflait sur la mer, qui se gonflait et mugissait, la nature semblait pleurer et plaindre ceux qui allaient mourir. Vers quatre heures, l'orage éclata et s'étendit sur tout l'horizon. J'étais en ce moment chez la marquise de Villamarina. Une dépêche télégraphique annonçait à son mari que le bombardement de Capoue commençait à l'instant même. Le commandement en chef du siége avait été donné au brave général Della Rocca, compagnon assidu du roi dans tant de batailles et qui a eu le bonheur d'avoir son roi pour témoin, lorsqu'il a fait ouvrir le

feu contre cette ville assiégée vainement depuis plus de six semaines ! Voici ce que le général m'écrivait à ce sujet le jour même de la reddition de Capoue, qui subit environ dix heures de bombardement avant d'envoyer un premier parlementaire au général :

« Chère Madame,

« Je viens de signer la capitulation que j'ai accordée « à la garnison de Capoue il y a à peine une heure, j'ai « été heureux de voir tomber aujourd'hui cette forte- « resse en mon pouvoir, ayant ouvert le feu hier au « soir vers quatre heures en présence de mon roi qui « avait eu la bonté de venir me faire visite : je ne « voudrais pas recevoir souvent de telles visites, car sa « Majesté, pour parvenir jusqu'ici (sur les hauteurs de « San-Angelo) s'est mise en voyage toute seule, sans es- « corte en passant devant Capoue, ouverte sur la rive « droite du Volturne, au risque de tomber dans les « mains d'une patrouille ennemie. Sa Majesté s'expose « tous les jours beaucoup trop, et nous ne pouvons pas « lui persuader qu'il est de son devoir de tâcher de ne « pas être prise ou tuée par l'ennemi. Vous sentez, Ma- « dame, quelles seraient les conséquences d'une telle

« aventure ; non-seulement pour le Piémont, mais pour « l'Italie et peut-être aussi pour l'Europe entière. »

Le lendemain de la capitulation de Capoue, j'eus la visite du général Della Rocca, qui ajouta à ce qu'il m'avait écrit les détails suivants : Le roi resta auprès du général sur les hauteurs de San-Angelo jusqu'à six heures du soir ; puis il retourna à son quartier en traversant les lignes ennemies; le feu ouvert contre Capoue à quatre heures de l'après-midi, dura jusqu'à cinq heures du matin ; à cinq heures un quart un envoyé du général de Corne, commandant la place assiégée, vint demander au général Della Rocca, s'il consentirait à recevoir des parlementaires. Le général répondit affirmativement ; à sept heures arriva un major bourbonien porteur d'une lettre du général de Corne, celui-ci demandait une trève de vingt-quatre heures et un laisser passer pour un officier des royaux qui irait prendre les ordres du roi Francesco. Le général Della Rocca accueillit cette proposition par un éclat de rire homérique ; il s'écria que sans doute le général de Corne était devenu fou, et menaça le parlementaire de faire à l'instant même recommencer le feu interrompu ; mais sur la prière et la promesse du parlementaire qu'à huit

heures des propositions sérieuses lui seraient apportées, le général prolongea la suspension d'armes; il voulait d'ailleurs autant que possible épargner une ville italienne. A neuf heures et demie seulement le général Liguori, accompagné de deux aides de camp et porteur de pleins pouvoirs, se présenta au quartier du général Della Rocca; il chercha encore à gagner du temps, et par deux fois s'en retourna à Capoue pour soumettre les clauses de la capitulation au général de Corne: enfin à trois heures cette capitulation fut signée. Le général Della Rocca se détermina à accepter les propositions du commandant de Capoue et à accorder les honneurs militaires à la garnison de cette ville, par trois motifs qu'inspiraient à la fois la prudence et le patriotisme; d'abord il fallait le plus tôt possible rétablir les communications directes entre Naples et le gros de l'armée italienne campée au bord du Garigliano, ensuite il eût été affreux de réduire en cendres une ville italienne dont les habitants étaient innocents des excès et des erreurs des troupes bourboniennes, enfin il ne convenait pas d'avilir onze mille quatre cent vingt-trois soldats (1) qui se rendaient prisonniers et qui allaient être

(1) Chiffre exact de la garnison de Capoue.

incorporés dans l'armée italienne, les vainqueurs ne pouvaient humilier les vaincus destinés à redevenir leurs frères.

La nouvelle de cette capitulation causa une joie immense à Naples; ce long siége de Capoue, marqué chaque jour par quelque rencontre sanglante et fratricide, pesait sur le pays comme une incertitude cruelle. Capoue libre, on sentait que Gaëte tomberait bientôt.

Les assaillants ne perdirent qu'un seul homme dans le bombardement de la ville et n'eurent que deux blessés. Du côté des royaux les pertes furent plus considérables. Parmi les habitants il n'y eut qu'un enfant tué.

La ville pouvait tenir encore; les vainqueurs y trouvèrent un énorme approvisionnement de bestiaux, pour plusieurs millions d'équipements militaires, deux cent quatre-vingt-dix canons, vingt mille fusils, dix mille sabres, quatre-vingts chariots, cinq cents chevaux et mulets, etc., etc.

J'ai dit le chiffre des prisonniers; six généraux se trouvaient parmi eux. Le samedi 3 novembre, lendemain du jour où cette capitulation avait été signée, les prisonniers furent envoyés à Naples. La reddition de Capoue et les dispositions successives prises par le général

Della Rocca lui font le plus grand honneur. Les régiments piémontais qui ont pris part à ce siége, qui marquera dans l'histoire, sont : le quatrième régiment des grenadiers de Lombardie, le premier et le second régiments de la brigade du roi, le premier et le seizième des *bersaglieri*, deux batteries de campagne, deux compagnies de place, quatre du génie. Dans un ordre du jour plein de convenance et de patriotisme qui suivit la capitulation de Capoue, le général Della Rocca remercie Garibaldi du concours actif que lui ont prêté ses braves volontaires.

Le dimanche (4 novembre) qui a suivi la reddition de Capoue, ce furent comme des trains de plaisir de voitures et de toutes sortes d'attelages, qui dès l'aube partirent de Naples pour la ville libérée, redevenue italienne. Je voulus aussi voir cette Capoue guerrière qui, depuis que j'étais à Naples, occupait anxieusement ma pensée : je fis cette excursion en compagnie de M. Mauro, un patriote napolitain ami de Poerio, de sa charmante fille, de M. Joseph Romano, frère de Liborio Romano, et de sa femme, une de ces intelligentes et enthousiastes Anglaises qui, à l'exemple de lord Byron, ont choisi l'Italie pour patrie adoptive.

Nous arrivâmes à une heure à Sainte-Marie ; cette

petite ville était triomphante; les soldats piémontais, mêlés aux volontaires garibaldiens, encombraient les rues; ils chantaient, riaient et faisaient des emplettes dans les boutiques ; ils avaient cette bonne humeur et cette insouciance qui fortifient contre les fatigues physiques et contre les défaillances morales. Leurs uniformes étaient encore tout poudreux des combats de la veille. Un bersaglier qui passait, chapeau sur l'oreille et plumes au vent, en sifflant un air patriotique, nous conduisit au palais qu'habitait le général Dellar. Le général venait de partir pour Naples; mais son aide de camp nous signa avec empressement un laisser-passer pour visiter Capoue.

Nous laissâmes à droite le grand cirque romain de la voluptueuse Capoue d'Annibal, et nous traversâmes les premiers travaux de siége élevés en avant de cette arène de marbre. Ici la dévastation de la campagne commençait; tous les arbres de la magnifique avenue qui reliait autrefois Sainte-Marie à Capoue avaient été coupés. Je regardais tristement ces troncs mutilés ; il faut si longtemps avant qu'un arbre pousse, grandisse et couvre la terre d'un peu d'ombre ! Mais plus tristes encore étaient les petits tertres de terre fraîche nouvellement remuée qui jonchaient çà et là toute la plaine.

C'étaient autant de tombes improvisées où les morts avaient été enterrés à la place même où ils étaient tombés. Je pensai aux mères qui forment les enfants de leur sang, les nourrissent de leur lait et les élèvent avec leur amour, et je me répétais avec une émotion plus vive : Il faut si longtemps pour le développement de l'homme avant qu'il sente, pense, souffre, aime et croie ! Puis il meurt tout à coup, la terre l'ensevelit et il ne laisse pas même de lui le vestige que ces arbres coupés laissent sur cette route.

Ces idées sombres étaient traversées et égayées par le va-et-vient de la route, où les plus étranges voitures se croisaient. Dans des espèces de petits chars que j'appellerai volontiers CASSE-COU, et qui se composent de trois planches posées sur un essieu, s'entassaient pêle-mêle des soldats piémontais, des volontaires garibaldiens, des grisettes napolitaines à la robe voyante, au chapeau discordant; des polissons déguenillés, sans compter les petits mendiants qui s'accrochaient aux roues et dont les cris mêlés avec les aboiements de quelques roquets excitaient les chevaux et le cocher. Emporté par le mouvement et les défis qu'ils se lancent en courant, tous ces attelages se provoquent, se dépassent, se heurtent tour à tour, au risque de jeter sur la route leur

lourde cargaison, qui rit, jase et salue bruyamment sans souci du danger.

La journée était superbe : le ciel semblait aussi joyeux que les voyageurs bondissants. En approchant de Capoue, nous vîmes à droite, dans un champ dépouillé d'arbres et de culture, un grand nombre de soldats assis près de leurs tentes. Nous franchîmes le double rang de fossés et de remparts qui entourent la ville, et nous entrâmes par une grande porte à l'arche élancée. Jusque-là, à peine avions-nous trouvé quelques traces de bombes. Dans l'intérieut de la ville, les vestiges du siége étaient plus nombreux : les vitres de la plupart des maisons étaient brisées, plusieurs façades avaient des trouées faites par des obus, une bombe était tombée dans le théâtre, une autre dans la sacristie de la cathédrale, une autre dans le palais du cardinal-archevêque, qui l'un des premiers, dit-on, malgré son dévouement au roi de Gaëte, engagea le général de Corne à capituler.

Oubliant ses terreurs récentes, la population de Capoue était en fête ; elle saluait les soldats italiens comme des libérateurs, et, curieuse, questionnait les visiteurs napolitains sur Garibaldi, *sopra il grand uomo!*

Nous traversâmes la ville et passâmes le Volturne sur

un beau pont où s'élève une statue en marbre blanc de saint Jean. De ce côté, les fossés des remparts étaient pleins de bœufs et de chevaux qui paissaient.

Nous nous fîmes conduire en dehors de Capoue, un peu dans la campagne, devant une *bettola* (1) exposée au soleil; nous déjeunâmes là en plein air avec des provisions que nous avions apportées. L'hôtelier ne put nous donner une seule assiette; c'est à peine s'il trouva deux verres ébréchés échappés seuls, nous dit-il, à la destruction des royaux.

L'essaim de toutes les mouches bourdonnantes d'une journée d'été volait autour de nous et montait en spirale mouvante sur le bleu du ciel; sur ce fond bleu et limpide, le demi-cirque des montagnes qui, au Nord, enveloppent Capoue, découpait ses contours avec une netteté sculpturale. Le sommet de San-Angelo dépassait les crêtes voisines. Je saluai comme un ami ce mont que j'avais gravi quinze jours auparavant.

Nous retraversâmes bientôt Capoue, dont tous les habitants, assis ou debout sur leurs portes, savouraient la triple fête de la paix, d'un soleil resplendissant et de la liberté. Avant de regagner Sainte-Marie, nous nous

(1) Petite auberge de campagne, équivalant au *bouchon* français.

arrêtâmes au Cirque-Antique. Cette arène majestueuse était, assure-t-on, plus vaste que le Colysée de Rome. Presque tous les gradins en sont détruits ; les fragments d'arcades qui restent de l'enceinte extérieure se marient avec les arbres et la végétation, et produisent un grand effet. La partie la mieux conservée est l'arène, mise à découvert par la marche lente et destructive des siècles. On descend par des couloirs en pente et l'on pénètre dans d'admirables constructions souterraines. Les chambres des bêtes et des gladiateurs sont intactes; les corridors qui y conduisent sont jonchés de débris de colonnes, de chapiteaux corinthiens, de torses, de bras et de jambes de statues. J'emportai avec moi un de ces fragments épars. A quelle déesse inconnue avait appartenu cette partie fine d'une cuisse du plus pur Paros? qui donc le saura jamais! c'est comme si l'on recherchait dans les champs de bataille voisins les membres mutilés des cadavres récents et qu'on se demandât à quel être ils ont appartenu ?

IX.

Ce même dimanche 4 novembre, tandis que je visitais Capoue, avait lieu à Naples une cérémonie militaire des plus émouvantes et à laquelle je regrettais de ne pas assister : sur cette même place de Saint-François-de-Paule où quelques jours auparavant avait eu lieu la bénédiction des drapeaux hongrois, Garibaldi distribuait au bataillon sacré de la première expédition de Sicile les médailles d'honneur qui venaient d'être apportées de Palerme par une députation. Des onze cents braves débarqués avec Garibaldi à Marsala, il ne reste plus que quatre cents survivants ; en leur distribuant ces médailles, Garibaldi leur dit : « Jeunes vétérans, « c'est parce que je vous connaissais que j'ai entrepris

« avec vous une chose que tous jugeaient impos-
« sible; je savais qu'avec des hommes comme vous,
« toujours prêts à mourir au nom de l'Italie, tout pou-
« vait être tenté. L'œuvre impossible, vous l'avez ac-
« complie. »

Une de ces médailles a été offerte par Garibaldi à Mme Crispi. « Elle mérite aussi bien qu'aucun de nous, « a-t-il ajouté, la médaille de Marsala, elle était la seule « femme dans l'armée; au milieu du feu et sur le « champ de bataille elle a relevé et pansé les blessés ! »

Cette touchante cérémonie a été comme le dernier acte public et l'adieu aux Napolitains de Garibaldi; le peuple ému rassemblé sur la place lui criait comme à un père : reste avec nous !

X.

Le lundi 5 novembre, défilaient tristes et honteux dans les rues de Naples, les soldats faits prisonniers à Capoue qui allaient s'embarquer pour Gênes; ils marchaient tête baissée à travers la foule silencieuse et sévère. Quelle différence avec les mines héroïques et joyeuses des bataillons garibaldiens et piémontais! A chaque heure on apprenait quelque nouveau succès de l'indomptable armée italienne; Fanti et Cialdini refoulaient les royaux et cernaient Gaëte; tandis que l'amiral Persano bombardait cette place forte à l'embouchure du Garigliano. Les deux reines se sont enfuies, dit-on, épouvantées, de ce dernier asile d'une royauté détestée.

Le nouveau monarque élu par l'amour et l'enthousiasme du peuple pouvait désormais venir dans sa capitale ; il y est entré, le mercredi 7 novembre, à dix heures du matin, au son de toutes les cloches des églises et de toutes les salves d'artillerie des citadelles et des vaisseaux. La voix du peuple, joyeuse et tonnante, dominait celle du canon, deux cris partaient de toutes ces âmes et s'échappaient de toutes ces voix : « Vive Victor-Emmanuel ! Vive Garibaldi ! » Ils étaient assis l'un près de l'autre dans la même voiture, ayant en face d'eux le marquis de Pallavicini, prodictateur de Naples et M. Mordini, prodictateur de Palerme. Mais le peuple ne regardait que le roi et que le héros ; le peuple était ravi de contempler l'une près de l'autre ces deux têtes expressives, franches et loyales, où se lisaient la force, l'héroïsme et l'union du pays.

Du haut d'un balcon du Palais royal, que le général Della Rocca avait bien voulu mettre à ma disposition, j'ai vu s'avancer par la rue de Tolède le simple et populaire cortége qui entourait le roi et le héros ; la voiture, presque portée par la foule enivrée de joie, a franchi la cour intérieure du palais. Victor-Emmanuel et Garibaldi ont monté ensemble l'escalier d'honneur. Bientôt ils se sont de nouveau montrés au peuple

sur le grand balcon, et tous deux ont été salués par des acclamations confondues de reconnaissance et d'amour.

Le roi a dû rentrer dans la salle du trône pour recevoir les diverses députations de la ville : alors Garibaldi a pris congé de son souverain et s'est éloigné simplement, sans faste et sans bruit, entouré de quelques-uns des siens ; je l'ai vu venir dans une des galeries. Il portait sa chemise rouge, son foulard flottant autour du cou et une espèce de burnous en laine à carreaux noirs et rouges.

Je suis allée à lui, je lui ai pris les mains et lui ai dit avec émotion : « Général, est-il vrai que vous partiez!

— « Oui, dans peu de jours, m'a-t-il répondu.

— « Non, non, cela ne se peut, ai-je repris avec un attendrissement qui me coupait la parole, et votre ami Gusmeroli, ai-je ajouté, ne le reverrai-je plus?

— « Il vient avec moi, » a répliqué Garibaldi.

Les deux fils de Mme Romano m'avaient suivie.

— « Permettez que ces deux enfants vous baisent la main, ai-je dit à Garibaldi.

— « Y pensez-vous, s'est-il écrié ; c'est sur le visage qu'il faut baiser ces deux jolis êtres ; » et avec sa bonté et sa mansuétude habituelles, il a embrassé les deux en-

fants, qui en le voyant disparaître m'ont dit pensifs et émus : « Oh ! madame, nous ne l'oublierons jamais ! »

Le soir, le théâtre de San-Carlo fêtait le roi d'Italie. Girandoles de lumières, femmes belles et parées, corbeilles et massifs de fleurs, éclat des uniformes et surtout vivats populaires et sincères, rien ne manquait à l'accueil qu'a reçu le prince élu lorsqu'il s'est montré dans la splendide loge royale couronnée de la croix de Savoie. Mais oui, cependant, il manquait quelque chose à cette fête ; une place restait vide auprès du souverain : une ombre absente attirait tous les regards inquiets ; où donc était-il le féal et fier capitaine, le conquérant désintéressé d'un royaume, le rêveur tranquille et doux sitôt que finit l'emportement de la bataille ? — Il se recueillait dans la sérénité de sa forte et glorieuse action accomplie ! Il faisait ce qu'ont fait tous les grands hommes de l'humanité, à l'heure des séparations solennelles ou à l'heure de la mort, cette séparation suprême : il s'entourait de ses amis et de ses disciples et leur disait ses derniers désirs de concorde et d'amour.

Libérateur de l'Italie, il emporte dans sa retraite l'espoir d'être le libérateur du monde. Cette pensée rayonnante est son auréole ; cette aspiration est sa fortune ; cette vision, si c'en est une, est l'éblouissement de ses

jours, la volupté de ses nuits! Pour qui plane si haut, il n'est pas de récompense possible, le monarque l'a compris et n'a pas fait violence au héros; il l'a laissé partir paisible et grand, sans lui imposer d'inutiles honneurs et une vaine fortune; il n'a pas tenté de niveler cet idéal de l'héroïsme aux charges et aux distinctions d'une cour, il a voulu qu'il restât dans sa libre sublimité! Oh! que nous l'aimons mieux ainsi, stoïque et solitaire, dans la campagne sauvage où il va se recueillir.

Nous voudrions pourtant que quelque chose de lui, que son ombre, que son image, restât visible pour ce peuple Napolitain qui lui doit la liberté et en qui ses deux mois de règne ont semé ses fières doctrines. Hier, en parcourant ce golfe agité où je le vis le premier jour dans sa gloire, tandis que la mer houleuse soulevait la barque qui me portait, j'imaginais un monument digne de lui; je métamorphosais en un énorme et magnifique piédestal ce fort Saint-Elme désormais perdu pour la tyrannie et qui couronne si poétiquement la cité; j'en fondais les canons inutiles, dont je coulais le bronze en bas-reliefs splendides qui remplissaient le vide des arceaux de pierre; je plaçais, du côté qui regarde la mer, Campanella enchaîné dans un hideux cachot du châ-

teau de l'Œuf, dans cette roche, comme il le dit lui-même, *consacrée aux tyrannies secrètes ;* j'osais le montrer garrotté avec des cordes serrées, subissant sept fois la torture, une fois durant quarante heures, les chairs déchirées jusqu'aux os, les mains liées derrière le dos, suspendu au-dessus d'un pieu de bois aigu qui fouillait sa chair et faisait couler son sang à flots ; *il fatigua et vainquit les tourments*, selon sa belle expression ; je le présentais entouré de bourreaux, d'espions et de faux témoins, et s'écriant : « Les siècles futurs me jugeront, car le siècle présent crucifie ses bienfaiteurs; mais ils ressusciteront. » Enfin je déroulais toutes les phases du martyr et de la gloire de ce grand philosophe napolitain, semeur lointain de la liberté, précurseur hardi des hommes d'actions, père intellectuel de Garibaldi.

Sur le bas-relief de gauche, je plaçais les deux frères Bandiera et leurs compagnons d'insurrection fusillés dans les champs de la Calabre. Sur celui de droite, je faisais voir Poerio et ses glorieux complices; je les montrais enchaînés dans cette île adorable de Nisida, nid charmant élu du ciel pour la poésie et l'amour et dont la tyrannie a fait un bagne ! Durant douze ans de tortures, (quelle similitude avec Campanella), Poerio répétait souvent :

« Pour que le peuple aime un jour la liberté, il « faut qu'il aime et plaigne ses martyrs. Le peuple ne « comprend point une liberté métaphysique, mais il « comprend les souffrances endurées et le sang répandu « pour lui. »

Enfin sur la quatrième façade du majestueux piédestal, j'inscrivais les noms de tous ceux qui ont travaillé et combattu pour la liberté de l'Italie. En première ligne vos noms, héros de la guerre de l'Indépendance : Bixio, Manin, Sirtori, Medici, Menotti fils du héros, Carini, Milbitz, Orsini, et les noms aussi des frères d'armes qui les ont aidés dans la lutte, le nom de Fanti, de Cialdini, de Persano, vainqueur d'Ancône, de Della Rocca, vainqueur de Capoue ; mais au-dessus de ce monument unique dans le monde et près duquel le Saint-Charles Borromée du lac Majeur deviendrait un pygmée, j'élevais la statue colossale de Garibaldi, debout, le front superbe, les yeux pensifs, la lèvre bienveillante, et du geste appelant à lui un peuple libre.

FIN.

EN VENTE

A LA LIBRAIRIE DE E. DENTU, ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS

Les Autrichiens et l'Italie. Histoire anecdotique de l'occupation autrichienne en Italie depuis 1815, par CH. DE LA VARENNE, avec une Introduction par ANATOLE DE LA FORGE. 3e édit. 1 vol. grand in-18 . . . . . 3 »

L'Empereur Napoléon III et l'Italie. Broch. gr. in-8. 1 »

Les Finances pontificales, par le Marquis J.-N. PEPOLI. 1 vol. grand in-8. . . . . 3 »

Garibaldi. Biographie historique, politique et anecdotique, par ALEXIS LA MESSINE. 1 vol. in-8 . . . . . 1 »

Histoire de la Politique autrichienne depuis la mort de Marie-Thérèse. Suite de l'*Histoire secrète du Gouvernement autrichien*, par ALFRED MICHIELS. 1 vol. in-8 . . . . . 6 »

Lettres sur les affaires d'Italie, par L.-C. FARINI. 1 vol. grand in-8. . . . . 3 »

Mille ans de Guerre entre Rome et les Papes, par MARY LAFON. 3e édition revue et très-augmentée. 1 vol. gr. in-18 jésus. 2 »

Le Pape et le Congrès. Brochure grand in-8 . . . . . 1 »

Les Pontifes nationaux. — Paris et son pape. Br. gr. in-8. 1 »

Pape et Empereur, par J.-M. CAYLA. Broch. grand in-8. . 1 »

La Révolution Sicilienne et l'Expédition de Garibaldi, par CHARLES DE LA VARENNE, 1 vol. gr. in-8. . . . . 4 »

Rome et ses provinces. Broch. gr. in-8. . . . . 1 »

Rome et la Liberté de l'Italie. Broch. gr. in-8. . . . . 1 »

Venise. — Complément de la Question Italienne, par M. LE COMTE DU HAMEL, député. Broch. gr. in-8. . . . . 1 »

Victor-Emmanuel Ier, roi d'Italie, et le Pape à Jérusalem, par CHARLES DE LA VARENNE. Broch. gr. in-8 . . . . . 1 »

Paris, imp. de L. TINTERLIN, 3, rue Neuve-des-Bons-Enfants, 3.

Ital 647.205
Naples sous Garibaldi :
Widener Library
004439966
3 2044 082 233 255